

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



LE CANADA ET LES ANTILLES

Au plus fort moment de la crise financière qui étreint notre pays : de ce retrait subit de capitaux qui paralyse notre commerce, notre industrie et retarde jusqu'à de grands travaux publics, jugés cependant fort nécessaires, des villes telles que Québec, Hamilton, Toronto, ont élevé la voix et poussé comme un cri commun de ralliement.

Dans ces trois centres commerciaux, des comités se sont réunis afin d'examiner la question du commerce avec les Antilles. Développer, agrandir les relations entre les îles de cet archipel et le Canada, tel a été le but des débats soulevés, des rapports, des discours lus et prononcés au milieu de ces réunions d'hommes d'affaires du pays.

Chose singulière, l'on revient, après deux siècles, aux expériences, aux errements, commencés sous l'administration de l'intendant Talon.

C'est à l'habileté de cet homme d'état, dont la science économique et la prévoyance non-seulement relevèrent la Nouvelle-France épuisée par les guerres indiennes et de déplorables réglemens, mais créèrent, en quelques années, une prospérité jusqu'alors inconnue au Canada.

Grâce à lui, Québec devint l'arsenal des constructions navales de la colonie ; et c'est de là que partirent les premiers navires marchands qui s'en allèrent trafiquer dans les Antilles. L'intendant Talon, pour encourager la construction et le commerce avec les îles, comme on disait à l'époque, se fit lui-même un des principaux actionnaires de ces deux entreprises. Cet administrateur, élevé à l'école du grand Colbert, avait jugé d'un coup d'œil et compris à son arrivée l'importance et les avantages d'un commerce régulier entre le Canada et les Antilles.

La variété et la différence des produits entre les deux colonies, devaient forcément créer un courant naturel d'échanges.

Ces premiers rapports entre deux contrées si différentes de climat et de mœurs, se continuèrent avec succès pendant quelques années ; mais de nouvelles guerres étant survenues, toutes les ressources de la Nouvelle-France se trouvant engagées pour faire face aux malheurs qui éprouvaient alors le Canada, les relations commerciales entre ce pays et les Antilles devinrent de plus en plus rares et difficiles, puis cessèrent bientôt complètement.

Après le traité de 1763, les Anglais qui

vinrent se fixer au Canada continuèrent à commercer d'ici avec quelques îles des Antilles, les Barbade, la Jamaïque, la Trinidad, etc.

Ces rapports qui eurent une période brillante et lucrative, ont toujours depuis tendu à diminuer. Pourquoi ? Il serait difficile de le dire, car, dans les deux pays l'accroissement de la population jointe à tous les progrès réalisés, a décuplé les besoins.

Autre fait plus important d'ailleurs. Si l'on veut se donner la peine de parcourir les rapports officiels de chacune des îles formant l'archipel des Antilles, on se convaincra immédiatement que les principaux objets d'importation sous les tropiques, sont précisément les produits des contrées du nord tels que : denrées agricoles, bois de construction de tout genre, poissons, comprenant morues, hareng, maquereaux ; beurre, graisse viandes fumées, salaisons de toute sorte, farine, et cent autres articles manufacturés : vêtements, bottes, souliers, harnais, fers, outils, etc., etc.

En retour l'on obtient du rhum, de la mélasse, du sucre, de l'acajou, du cacao et de précieux bois d'ébenisterie.

Qui profite aujourd'hui des avantages d'un commerce que le Canada a créé ? les Etats-Unis. Et chose triste à dire, c'est que la plus grande partie des objets transportés aux Antilles par nos voisins, sont produits chez nous et achetés sur nos marchés.

Si nous savions nous réserver ces débouchés, nous ne donnerions point aux autres des profits que nous pouvons, avec un peu d'initiative, nous assurer nous mêmes. Notre commerce avec les Etats-Unis augmente chaque année, et cependant les bénéfices en sont peu rémunérateurs.

Pourquoi donc ne pas prendre l'archipel des Antilles comme objectif commercial, comme un marché sur lequel le bas prix de nos produits nous assurerait un incontestable monopole ?

Même raisonnement à faire concernant les républiques de l'Amérique du Sud.

Pour donner une idée de l'importance de ces divers marchés, nous dirons qu'il y a dix ans, les exportations des Etats-Unis aux Antilles Anglaises s'élevaient à \$10,638,616 ; aux Antilles Espagnoles, à \$18,203,000 ; à Mexico, à \$11,000,000 ; au Brésil, à \$5,500,000 ; à la Nouvelle Grenade et au Venezuela, à \$7,200,000 ; à Haiti et St. Domingue, à \$4,272,000. Ajoutez à cela les Antilles françaises, hollandaises, le centre Amérique, et la République Argentine, et vous aurez une idée de ce que de pareils marchés peuvent ouvrir de débouchés à

notre agriculture, à notre industrie manufacturière, forestière et à nos pêcheries.

En totalité le commerce des Etats-Unis avec les Antilles et les contrées que nous avons énumérées, s'élève, annuellement, à près de deux cent millions de piastres. Un joli chiffre comme on voit.

Les exportations et les importations canadiennes de l'année dernière, pour ces mêmes régions, atteignent \$7,773,000.

En revanche, notre commerce avec nos voisins s'accroît chaque année, et pour 1874 il est représenté par la somme de \$90,524,000.

Il y a dix ans, nous nous rappelons avoir vu arriver dans les Antilles des délégués du gouvernement canadien. Ces messieurs prirent des renseignements, demandèrent des statistiques, puis revinrent au pays où ils rédigèrent un magnifique rapport avec carte, tableaux, etc. ; c'était complet, parfait. On fut dans l'enchantement, la jubilation, parmi les commerçants, était générale. Une nouvelle ère allait s'ouvrir.

Que résulta-t-il de ce beau feu ? L'expédition à la Havane du *Napoléon III* affrété par des particuliers, et qui dans son voyage de retour sombra avec sa cargaison ; l'équipage se sauva à grand peine.

Depuis lors, aucune tentative collective n'a été faite, et le gouvernement n'a point à subventionner une ligne de vapeurs.

Ce serait, pensons-nous, chose facile cependant que d'établir entre les Antilles et le Canada des rapports de commerce avantageux aux deux pays.

Une ligne mensuelle de vapeurs, subventionnée par le gouvernement fédéral, et ayant leur port d'attache à Halifax ou à St. Jean durant l'hiver, à Québec pendant l'été, serait le plus sûr moyen de lier des relations qu'il nous importe de nous assurer au plus tôt.

D'ailleurs, ne pourrait-on s'entendre avec le gouvernement Impérial, afin de profiter de l'allocation qu'il donne en ce moment à la ligne Cunard pour transporter la malle anglaise à St. Thomas ?

Ce serait autant de trouvé pour nous.

Dans tous les cas, la crise actuelle, ayant produit un grand désordre sur les marchés, ébranlé le crédit de certaines institutions financières, par conséquent mis en péril la masse des intérêts, les cerveaux en ébullition, aussi bien que les gens d'expérience et de sang froid, ont recherché les moyens d'atténuer les effets de ces crises et d'en prévenir le retour.

On a donc songé au commerce avec les Antilles.

La pensée est excellente, et nous espérons que cette fois les personnes qui s'oc-

cuperont du projet, feront mieux qu'un voyage d'agrément dans l'archipel.

Qui peut dire la situation commerciale et maritime que nous occuperions, si le Canada, en dépit de ses revers et de ses changements, avait suivi la politique commerciale inaugurée ici par l'intendant de Louis XIV !

A. ACHINTRE.

ECHOS DE PARTOUT

Brigham Young, le prophète des Mormons fait beaucoup parler de lui en ce moment. Dans un meeting tenu au Lac-Salé, il s'est prononcé énergiquement contre l'utilité et la liberté de l'enseignement, se basant sur ce fait, malheureusement réel, que l'instruction donnée au peuple est tout à fait insuffisante et le sera de longtemps encore, même en Amérique. Trop souvent, a-t-il dit, elle ne forme que des déclassés qui dédaignent et abandonnent les travaux de la culture ; il préfère voir les enfants, devenus hommes, demeurer aux champs pour cultiver la terre. Là, la misère ne saurait les attendre, tandis que dans les villes les gros salaires ne les mettent pas toujours à l'abri du besoin.

Les grandes forêts de la Pensylvanie viennent d'être ravagées par le feu, et si elles n'ont pas été détruites complètement, c'est grâce à d'abondantes averses qui ont duré une journée entière. Au Kansas, les cultivateurs ont eu, comme nos colons algériens, à se défendre contre d'épaisses nuées de sauterelles qui sont venues s'abattre sur les champs, les vergers, les cours, les promenades. Les habitants ont dû tout abandonner pour se livrer à la chasse du terrible destructeur qu'ils avaient d'abord essayé d'éloigner par un charivari de trompettes, de coups de fusil, de chaudronnerie, dont les sauterelles paraissent avoir un réel effroi.

L'adoption du diapason français au théâtre de Leipzig a donné l'idée à quelques Berlinoïsiens musiciens ou artistes de réclamer l'adoption pour toute l'Allemagne d'un diapason unique, différent du français, bien entendu. A ce propos, un journal de Berlin imagine de raconter à ses lecteurs que l'usage du diapason normal a été établi en France par décret, comme l'ont été les poids et mesures métriques ; que l'usage de tout autre diapason normal est puni et que l'on pousse la sévérité si loin que les orgues de barbarie et les horloges à musique venant d'Italie ou de Suisse et allant en Angleterre sont confisquées si elles ne sont pas au diapason français. De pareilles mesures peuvent être possibles dans cette vaste caserne qu'on appelle l'Allemagne prussifiée, mais en France, nous ne sommes pas assez germaniques pour obliger nos douaniers à vérifier si la boîte à musique ou l'orgue de barbarie donnent le *la* du diapason normal.

L'administration a fait le recensement des forces productives de la France pour la partie industrielle. Son relevé porte sur les années 1873 et 1874. Il ressort de ce travail que nous avons fabriqué en 1873 pour 45 millions de francs de produits céramiques ; pour 88 de verre et de glaces ; pour 100 de papier ; 52 de bougies steariques ; pour 175 de savons.

Le gaz d'éclairage se fabrique dans quatre cent soixante-dix-huit usines ayant produit 315 millions de mètres cubes pour une valeur de 115 millions de francs, y compris les produits accessoires. L'industrie sucrière a donné 4 millions de francs; la raffinerie a livré au commerce 3 millions de quintaux pour 260 millions de francs.

Les bouillères ont fourni près de 16 millions de tonnes; les mines de fer 2 millions et demi de tonnes; les fonderies 1 million de tonnes de fonte de fer.

La puissance des industries textiles se mesure par le nombre de broches qu'elles mettent en mouvement. Les broches sont les bobines sur lesquelles s'enroule le fil quand il est formé et tordu. En France, le coton emploie 4,610,000 broches et c'est le département de la Seine-Inférieure qui tient la tête de l'industrie cotonnière; il possède 1,409,000 broches. Le tissage de la même matière emploie 62,000 métiers mécaniques, dont 15,000 pour les Vosges et 12,000 pour la Seine-Inférieure.

La laine se file sur 2 898,000 broches et se tisse sur 24,000 métiers mécaniques et 60,000 métiers à bras. Les articles mélangés de laine ont à leur disposition 530,000 broches pour leur filature, 12,700 métiers mécaniques et 47,000 métiers à bras pour leur tissage.

Le chanvre et le lin se filent sur 746,000 broches, se tissent sur 900,000 métiers mécaniques et 17,000 métiers à bras.

La soie dispose de 26,000 bassines et 942,000 fuscaux pour le dévidage des cocons; 479,000 broches pour la fabrication du fil; 28,000 métiers mécaniques et 78,000 métiers à bras pour le tissage.

En résumé, les industries textiles ont fait vivre en 1873, 798,630 ouvriers pour les seules opérations automatiques, c'est-à-dire non compris les ouvriers employés aux tissages à bras. Elles ont eu à leur disposition 16 280 établissements et une force mécanique de 320,955 chevaux-vapeurs.

LA CAVERNE DE WAKEFIELD

(Suite et fin)

Toute la caverne est propre comme un sou neuf. Les eaux l'ont lavée et récurée tellement qu'elle ne contient aucun débris. Pas la moindre trace de végétation. Pas même de champignons. Ni mousse ni moisissure. Quelques ossements de castors et de loutres qu'on y a trouvés sont tout ce qu'elle renfermait au jour de sa découverte.

L'œil est frappé du travail que les eaux ont accompli partout. La moindre pierre y est polie et arrondie par leur frottement. Les roches d'origine ignée qui sont les nerfs et les muscles de cette colossale charpente n'ont pas été rongées par le courant à cause de leur dureté, les quartz non plus, mais elles projettent partout d'une manière menaçante par suite des enfoncements des calcaires et de la chaux rongés et minés jusque dans les recoins les plus écartés des grottes. Bien souvent une pièce de la taille d'une barrique est ainsi déchaussée et pend sur votre tête. On dirait qu'elle va tomber. L'engrenage des blocs, pour ainsi dire, est parfait; rien ne s'en détache. La pierre à chaux cimentée si bien les parties entr'elles que l'on ne distingue aucune fente ou crevasse nulle part. Des bosses, des creux; une irrégularité charmante dans les chambres et les passages; des grottes d'une blancheur de neige et d'une transparence de marbre frotté; des corridors gris, des pans de mur noirs, des alcôves drabs; tantôt un mélange de ces couleurs; parfois les scintillations du quartz ou des pierres ferrugineuses à la lumière des flambeaux, — la variété n'en peut se décrire.

Le sol est uni, battu par le courant; par-ci par-là un amas de pierre en rompt l'égalité; si vous regardez en haut, l'alvéole d'où ces pièces sont tombées est visible, mais cela a eu lieu avant que les eaux se fussent retirées; nous ne le verrons pas recommencer.

Nous sommes douze personnes, dispersés en tous sens, chacun sa bougie à la main. Le jeu de ces flammes qui vont d'une ouverture à l'autre est magique.

Il n'y a pas deux passages ni deux grottes ou chambres d'un même niveau. Pour les atteindre il faut grimper ici, des-

pendre là, ramper dans un autre endroit, enfin devenir ver de terre selon le mot de M. Pélessier.

—A propos, comment se fait-il que nous respirions ici un bon air et qu'on n'y sente pas l'odeur de renfermé que j'appréhendais?

—Pour la simple raison que la caverne a livré passage à une rivière autrefois, et que puisque les eaux y coulaient et en sortaient quelque part, il y a une circulation d'air parfaite.

—Et où est cette issue?

—Voilà le problème! Depuis sept ou huit ans que j'explore ces lieux et que je découvre de nouveaux passages, je n'ai pas pu me renseigner sur ce point; mais j'ai une preuve de l'existence d'un lac sous la montagne, cela suffit pour que nous soyons sans crainte sur l'épure de l'air des grottes et des corridors.

—Je me rappelle que le Dr. J. A. Grant, d'Ottawa, avait émis l'opinion qu'une nappe d'eau existait sous la caverne. Ce serait la décharge intérieure du lac Pélessier qui passait jadis par les conduits où nous causons en ce moment. Savez-vous à quel niveau se rencontre le lac inconnu?

—Il me paraît être assez d'accord avec celui auquel vous donnez mon nom.

—En effet, ce que j'appelle le lac Pélessier n'a pas de nom officiel.

M. Pélessier est instruit et intelligent. Il a fait son cours classique: il étudie autant que le lui permettent ses fonctions de maître de poste, de cultivateur, de marchand de bois, enfin l'exploration de sa caverne qui n'est jamais finie et qui demande du temps et de l'argent.

—Alors les deux lacs n'en font qu'un; celui du dehors se déverse dans celui du dedans aujourd'hui comme autrefois, avec la différence qu'il ne passe plus par notre caverne et qu'il a son entrée secrète à travers d'autres labyrinthes pareils à celui-ci, situés plus bas.

—C'est possible. Mais savez-vous que nous allons descendre?

—Où cela?

—A l'étage inférieur, s'il vous plaît. Nous sommes entrés par la lucarne. Permettez que je vous précède.

—Descendre est facile à dire, mais par où encore une fois, par quelle porte secrète?

Pélessier se prosterne à la façon des Japonais? Va-t-il nous adresser une prière? Suis-je à ses yeux la quatorzième incarnation de Vishnou parce que j'ai dit que le lac...

Pas du tout! Il se coule à reculons dans un boyau de stalagmites, en nous disant que la pente est raide sans toutefois offrir de danger.

Glissez, mortels, n'appuyez pas.

Il glisse, je glisse, nous glissons. Au bout de vingt pieds nous tombons... au salon. C'est un salon. Les murs sont de crème. La moindre parole devient un tonnerre dans cet étage, car ce n'est qu'un étage; tout à l'heure il va falloir descendre les grands escaliers du bâtiment.

—Comment expliquez-vous ce double rang?

—Par le fait qu'il y en a plus d'un semblable dans la caverne. La montagne entière doit être construite en ruche d'abeille. Vous voyez partout les traces du soulèvement de la couche des roches primitives. Ces roches, au lieu d'être à leur place « au fond de l'abîme » dans le voisinage immédiat du feu central, ont jailli de leur premier gîte et se sont empilées les unes sur les autres de manière à former cette montagne. Les crovasses, les solutions à continuité vont de soi dans une organisation de cette nature. Il ne reste qu'à retrouver les tenants et les aboutissants des corridors et à ne pas s'y égarer une fois qu'on les a trouvés. C'est dû en partie à ce motif si j'ai fermé à clef l'ouverture de la caverne, sans compter les dégâts que des visiteurs ignorants ou méchants y ont déjà

commis, comme d'allumer du feu par exemple et de noircir à jamais les grottes les plus coquettes. Voyez celle-ci.

En effet, c'est honteux. Des sauvages en culottes « cramées » et portant lorgnon laissent leur carte de visite sur ces lambris de porcelaine, et salissent en dix minutes les stalactites que les pierres ont formées goutte à goutte par concrétion durant des siècles.—de même qu'il suffit d'une douzaine de coups de hache pour abattre un bel arbre dont les ramures et la force sont le produit de cent ans de croissance.

En dessous comme au dessus de ces étages, l'aspect général se ressemble, avec ceci de particulier que la ressemblance revêt une infinité de tons et d'allures qui en brisent la monotonie, si monotonie il peut y avoir en ce lieu. Ni en haut ni en bas vous n'avez le cœur moins serré, le système nerveux plus calme, le sentiment de votre faiblesse moindre. Sans rire, je me prenais à penser à Périclon s'exclamant :

« Que l'homme est petit en présence de la mère de l'glace ! »

Avec deux cents pieds de roc sur les épaules, on se trouve tout préparé à ces sortes de réflexions.

Nous voyez-vous en ce moment, accroupis onze ou douze personnes dans une chambre de quinze pieds de diamètre sur trois et demi de haut? A quoi pensez-vous que nous estimions notre force humaine en un pareil lieu?

Mais il faut sortir, ou plutôt continuer la descente. Rampons dehors. Prenez ce passage où pour la première fois je crois reconnaître le basalte, roche noire, volcanique, témoignage nouveau de la formation plutonienne de la caverne. Les fentes sont hautes, assez larges; on y circule à l'aise.

Prenez garde! Un précipice! Un puits de quarante pieds s'ouvre sous vos pas. M. Pélessier y a placé une échelle solide, à pic, bien membrée, néanmoins peu invitante. Sur vingt promeneurs, dix huit se refusent à la descendre. Nous la descendons tous pour prouver que nous sommes des braves et des savants. Beauset, à moitié matelot, nous lance des quolibets et déclare que l'obscurité qui l'enveloppe est plus rassurante que la vue de la mer dans un gros temps à la sixième vergue. D'accord.

Qu'est-ce que cela veut dire! Le puits n'a pas de fond, ou plutôt il en a si peu que rien. Nous ne pourrions jamais nous y tenir.

Attendez, voici Pélessier. En deux temps et trois mouvements il a fait disparaître sa bougie, et lui avec, par un repli du rocher; nous le voyons descendre en trottinant sur une pente où les eaux ont dû tomber autrefois en cascades rageuses, car la plus légère inspection le démontre.

Nouvelles chambres, passages et corridors nouveaux. Ensuite un autre puits. De toutes les horreurs celle-ci est la plus belle. Il y a des pointes de cailloux blancs que huit hauteurs de baionnettes ne pourraient pas imiter. Et pourtant il faut descendre. Notre réputation est à ce prix. C'est six cents pieds que nous avons parcourus; présentement on nous permet d'allumer un cigare à plus de cent cinquante pieds au-dessous du niveau de l'ouverture de la caverne, soit à quarante ou cinquante pieds seulement au-dessus du lac extérieur.

Plus de deux cents pieds de blocs de granit, de quartz, de pyrite, de calcaire, de cailloux roulés, au-dessus de nos coiffures!

—Prenez un siège, dit Pélessier. C'est la pierre où s'est assise lady Dufferin.

—Diantre! vous l'avez menée jusqu'ici!

—Il le fallait bien, elle le voulait. C'est la seule femme qui ait fait connaissance avec ce ténébreux empire, comme on dit en poésie.

—Eh bien, écrivons son nom sur un pilier!

—Il me reste à vous montrer l'endroit où je me suis arrêté dans mes perquisitions, reprend Pélessier, après cela nous remonterons. Frappez le sol du pied. Cela résonne, n'est-ce pas? C'est qu'il y a du vide en dessous. J'ai voulu savoir si ce vide ne me conduirait pas, comme tant de fois dans mes recherches, à une galerie inférieure. Savez-vous ce que j'ai rencontré? L'abîme. Vous êtes sur une voûte et je l'ai percée. Regardez.

Chacun regarde... où il pourra se cramponner en cas d'éboulis. Les aspérités ne manquent pas, la confiance renaît. Tout de même c'est précaire, pense-t-on.

—Oui, par ce trou, avec un fanal au bout d'une corde de cent pieds, nous explorons le lac intérieur, celui qui recevait sans doute les eaux de la caverne avant la naissance de notre grand-père Adam, à ce que dit Sulte, qui paraît avoir vécu en ce temps-là.

—Ce trou est fait au marteau. La rivière n'y a jamais passé.

—C'est moi qui l'ai ouvert, vous dis-je.

Reste à découvrir la sortie des eaux. D'un étage à l'autre nous y arriverons un jour. J'y travaille depuis sept ans.

Ici nous interrompons visite et commentaires. Plusieurs jours sont indispensables pour tout voir et tout dire.

L'ascension commence. Tandis que nous sommes dispersés partout, selon l'agilité ou la fantaisie de chacun, un bruit épouvantable éclate autour de nous. La trompette du jugement dernier devra avoir de ces notes terrifiantes. Dans l'air libre rien de pareil n'est connu. Au fond des antres de la terre, parmi les roches et les détours de ces mystérieux corridors, l'effet d'un clairon sonnant le rappel est chose dont on n'a pas d'idée... même à Ottawa.

Avant de saluer de nouveau le soleil, je prie le lecteur de ne pas prendre pour de la fantaisie ou de l'exagération ce qu'il vient de lire. La caverne de Wakefield est réellement extraordinaire. Pas un mot, pas un trait de mon récit ne s'éloigne de la vérité. Qu'importe la forme légère sous laquelle je me suis exprimé parfois, puisque l'on ne pourra pas me taxer d'invention.

BENJAMIN SULTE.

Avril 1875.

TABLETTES LOCALES

James Worthington, entrepreneur, de Montréal; William Henry Stevenson, de Rimouski, dans la province de Québec, gentilhomme; John J. McDonald, du Bic, dans la province de Québec, entrepreneur; Archibald McNaughton, cultivateur, de Buckingham, dans la province de Québec, et John Stuart, d'Ottawa, dans la province d'Ontario, gentilhomme, viennent d'être incorporés dans le but de posséder, travailler, utiliser et vendre le phosphate, la plombagine ou autres minéraux et minerais trouvés dans les cantons de Buckingham, Lochaber et Portland, dans la province de Québec, sous le nom de « La Compagnie de Mines de Buckingham » avec un fonds social s'élevant en totalité à cinquante mille piastres, divisé en deux cents parts de vingt piastres chacune.

A partir du 1er novembre, le titre de procureur sera remplacé en Angleterre par celui de solliciteur, dans les procédures légales.

La commission chargée de déterminer la valeur de l'indemnité due par les Etats-Unis pour les pêcheries canadiennes en vertu du traité de Washington, doit se réunir bientôt à Halifax. Le gouvernement impérial sera représenté par M. Ford, ex-chargé d'affaires dans une des principautés allemandes. M. Ford est arrivé à Ottawa il y a quelques jours en compagnie de M. Smith, député ministre de la Marine, qui vient de faire un voyage en Europe.

La nouvelle Cour Suprême, qui sera formée dans quelques jours, s'assemblera le 13 décembre pour compléter son organisation et rédiger ses règles de pratique. La proclamation officielle relative à la formation de cette Cour et à l'exécution de l'acte de la dernière session qui s'y rapporte, se lit ainsi qu'il suit :

« Attendu que, par un acte pour établir une cour suprême et une cour d'échiquier pour la Puissance du Canada, entre autres choses, il est décrété que le dit acte viendra en force, en ce qui regarde la nomination des juges, des greffiers registraires et des serviteurs des dites cours, et en ce qui regarde son organisation et la rédaction des règles générales et des ordres passés sous la soixante-dix-neuvième section du dit acte, le dix-huitième jour de septembre, de la présente mil huit cent soixante-quinze. »

EUGÈNE

ON N'AIME QU'UNE FOIS

NOUVELLE

Amour!

Eugène n'avait que dix-neuf ans. Il venait d'achever ses classes avec un grand succès : il passait ses vacances dans son village, au bord du St. Laurent, auprès de ses parents et au milieu d'amis qui avaient partagé les jeux de son enfance.

Il devait bientôt commencer son Droit sous la direction d'un des avocats les plus en renom de Montréal : ses talents lui promettaient un bel avenir.

C'était le garçon le plus gai, le plus spirituel qu'on pût voir. Léger, insoucieux, aimant le plaisir à la folie, il pouvait faire dix lieues pour hanter un bal. Au reste, c'était un joli garçon, au cœur d'or, à la joue empourprée, à l'œil de feu : sa démarche était élégante sans affectation.

Un jour M. Ribaud, le maire du village, l'invita à une soirée qu'il donnait à ses amis. Eugène ne manqua pas d'y aller, car il y avait force musique, quadrilles et demoiselles vives et gaies. La belle Régina—fille de M. Lavigne, membre du conseil—s'y trouvait.

Régina était la plus jolie demoiselle de tout le village. Elle était grande et svelte ; ses beaux cheveux aux reflets d'or tombaient en nattes épaisses et bouclées sur ses épaules voluptueusement arrondies : ses yeux, d'un bleu sombre, étaient d'une douceur inexprimable ; son regard pénétrait jusqu'à l'âme. Puis son front était d'une pureté idéale, et sa bouche suave comme la corolle d'une fleur du matin. On eût dit que c'était à elle que s'adressaient ces vers de Lamartine :

La jeunesse mêlait sur ses lèvres célestes
Une tendre pâleur à l'éclat de ses roses.
Ses traits formés dont l'ombre arrêta le contour :
Ses yeux bleus où perçait et voilé tour à tour,
L'astre dont le foyer est le cœur d'une femme,
Laisait en longs éclairs jaillir toute sa flamme.

Elle dansait à ravir, légère comme un sylphe. Eugène la pria d'ouvrir un quadrille avec lui : elle accepta. Depuis ce moment, fasciné par la beauté et les manières charmantes de Régina, le jeune homme ne la quitta plus de la soirée, et se montra tout le temps auprès d'elle d'une assiduité et d'un empressement affectueux. Quand elle s'assit au piano pour accompagner cette romance triste des amoureux malheureux :

Rappelle-toi,

qu'Alfred de Musset a composée dans un moment de regret et de désespoir, Eugène s'était placé à côté d'elle et il l'écoutait rêveur : elle chantait et jouait avec tant d'âme et de sentiment !

Il l'aimait ! Un charme secret, irrésistible l'attachait à elle. Après la veillée, il la reconduisit à la maison de son père ; il faisait une belle nuit étoilée. En la quittant, le ton de sa voix disait assez qu'il avait mi toutes ses espérances dans le bonsoir qu'il lui donna.

Quand il revint, seul avec ses pensées, une larme coulait sur sa joue :

—Beaux astres ! disait-il en regardant le ciel, vous n'êtes pas aussi beaux que Régina !

Dès lors, ce nom chéri fut mêlé à ses prières...

Le lendemain, Eugène alla voir la jeune fille : elle était au jardin arrosant des fleurs. C'était à la brunante : l'air était doux, le temps calme, le ciel pur. Quelques pâles rayons de la lune traversaient le feuillage des arbres, et vascillaient sur les plates-bandes dont les fleurs exhalaient une odeur délicieuse.

En voyant Régina, gracieuse, souriante et fraîche comme les fleurs de son jardin, son cœur s'émut, car il l'aimait.

Il aimait comme on aime à vingt ans !

Alors tout lui paraissait plus beau, le ciel, la feuillée, les fleurs. Ah ! l'amour, quelle poésie ! que de doux sentiments ne fait-il pas naître comme tout ce qui émane de Dieu ! quel empire n'a-t-il pas sur nos penchants, sur notre cœur, sur nos destinées ! avec quelle puissance ne réagit-il pas sur nos facultés égoïstes et bornées pour les ouvrir au sentiment des beautés réelles de toutes les œuvres de Dieu !

Quand on aime, tout n'est plus qu'un hymne amoureux, un chant éternel de gloire et de bonheur ! Alors seulement l'âme comprend un rayon de soleil, une fleur languissante. Alors tout parle, tout sourit dans la nature, ou bien tout semble mouillé par les larmes de la mélancolie...

Que ne nous dit pas une goutte de rosée qui reflète tout un ciel d'azur, un soupir qui s'échappe de la feuillée ? Que ne nous dit pas le murmure vague et harmonieux des flots qui expirent sur les rivages ?... Un jeune cœur qu'épanouit l'amour fait de chaque objet une poésie suave.

Eugène ressentait donc toutes sortes d'émotions.

Il s'approcha timidement de la jeune fille, et la salua d'un air embarrassé.

De son côté, Régina était heureuse de cette visite, car Eugène était un garçon fort estimable et passait pour très-distingué. Elle l'accueillit en rougissant avec cette pudeur, cette réserve qui sont les vrais ornements de la modestie et de la jeunesse.

Ils se promenèrent tous deux longuement dans les larges allées du jardin. Nul ne connut jamais le sujet de leur conversation, mais on voyait à leurs regards tendres, au sourire rêveur de la jeune fille, au léger incarnat qui colorait ses joues veloutées, aux palpitations de son cœur ingénu, on voyait qu'ils s'aimaient, que leur cœur battait à l'unisson et sous un même sentiment : l'amour réciproque.

Jamais le temps n'avait paru aussi court aux deux jeunes gens. C'était bien l'instinct de dire, avec l'héroïne de Lamartine, ces belles strophes de regret :

O temps ! suspend ton vol, et vous, heures propices,
Suspendez votre cours !
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours !

Assez de malheureux ici-bas vous implorent,
Coulez, coulez pour eux ;
Prenez avec leurs jours, les soins qui les dévorent ;
Oubliez les heureux !.....

Mais ces moments d'ivresse,

Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur,
s'envolent loin de nous et nous laissent seuls, avec nos pensées de regrets et d'amertume, bien souvent.

La nuit était déjà venue, apportant le calme et le silence. Le village dormait paisiblement, et l'on ne distinguait plus que les soupirs intermittents de la brise agitant le feuillage mobile du peuplier et de l'érable.

C'était l'heure de la mélancolie, des rêves d'or de l'amour ; mais c'était aussi l'heure de la séparation.

Depuis lors, Eugène ne passa pas une journée sans voir Régina, jusqu'au jour où ses devoirs d'étudiant l'appelèrent à Montréal.

L. LORRAIN.

Iberville, P. Q., 2 sept. 1875.

(La fin au prochain numéro.)

PERSONNEL

Mgr. Lafèche a conféré l'ordre de la prêtrise aux messieurs suivants, dans la chapelle du séminaire des Trois-Rivières :

MM. J. B. Hercule Bellemare, Epiphane Dussault, Epiphane Lamy, Moïse Laplante, Marcel Gill, François-Xavier Lessard, Jacob Fortier, Alexandre Désaulniers, N. Charland.

Tous sont du diocèse, à l'exception de M. N. Charland, qui appartient au diocèse de Portland.

MM. Hyacinthe Paquin, Narcisse Chaurette, fils de Narcisse, et Luc Martin, ont été nommés estimateurs pour la paroisse de Saint-Raphaël de l'île Bizard ;

MM. Joseph Emilien Chevrier, Joseph Campeau et Benjamin Séguin, fils de Pierre, estimateurs pour la paroisse de Sainte-Madeleine de Rigad ;

Pour la ville de Saint-Henri.—M. James K. Ward, Emery Fauteux et Ferdinand Fichaud.

Pour la paroisse de Saint-Antoine, comté de Témiscouata.—MM. George April, fils, Amable Bélanger, père, et Gabriel Raimond.

Pour la municipalité de Bégon.—MM. Thomas Rioux, Thomas Laplante et Joseph Drapeau.

Pour Saint-Modeste de Witworth—MM. Olivier Martin, Majorique Saindon et Rémy Martin.

MM. Peter Gow, James McNamara et Ménéric Desautels, pour la municipalité du village de Saint-Gabriel, comté d'Hochelaga.

MM. George Quiggan, Henry Mills et Félix Prudhomme, estimateurs pour la municipalité de Notre-Dame de Grâces.

Pour la municipalité du village de Saint-Jean-Baptiste, comté d'Hochelaga.—MM. Elzéar Leclerc, François-Xavier Caron et Olivier Vaillères.

Pour la municipalité du township de Windsor.—MM. James Frame, Charles Bégin et W. H. Moor.

Pour la paroisse de Saint-Polycarpe.—MM. J.-Bte. Campeau, Paul Vincent et John Morrison.

Il a pu à Son Excellence le Lieutenant-Gouverneur de nommer greffiers de la cour de magistrat de district les messieurs dont les noms suivent savoir :

Dans la cour de magistrat du comté de Rimouski, paroisse de Saint-Octave de Métis, Louis-Octave Martin, écuier.

Dans la cour du magistrat du comté de Rimouski, paroisse de Saint-Simon, Jean-Baptiste Martin, écuier.

Dans la cour de magistrat du comté de Terrebonne, paroisse de Sainte-Thérèse de Blainville, E. Pepin Germain, écuier.

Il a aussi plu à Son Excellence d'adjoindre Louis-Delphis Dupont, écuier, du township de Barford, à la commission de la paix du district de Saint-François.

M. E. H. King, ex-président de la Banque de Montréal, est actuellement en cette ville.

M. McNaughton, président de la compagnie Sincennes et McNaughton, s'est démis de ses fonctions.

CHOSSES DE LA MODE

Une mode nouvelle et rationnelle : Les chevaux de prix serviront seulement à Paris ou dans certains jours pour trainer les voitures légères. Mais les grandes voitures servant aux excursions et les voitures de chasse seront désormais attelées en poste de quatre chevaux robustes du Perche, gris ou blanc pommelé. Le postillon et le conducteur ont des livrées rouges. ... Grandes bottes sur pantalon blanc.

Cette mode a été en faveur dans grand nombre de châteaux de Seine-et-Oise cet été. Le comte de D... et le jeune M. S... dans les rares jours de liberté que lui laisse le volontariat, ont été les premiers à l'adopter.

Ce genre d'attelage ajoute à la gaieté des parties de campagne. Les grelots des chevaux, le fouet des postillons attirent aux portes et aux fenêtres tous les habitants des villages qu'on traverse.

Un des plus intéressants épisodes de la récente visite du prince et de la princesse de Galles à Sheffield a été la remise des nouveaux étendards au 19^e régiment de cavalerie. La cérémonie a eu lieu sur une colline boisée, touchant à la ferme où le duc de Norfolk a donné un goûter champêtre aux royaux visiteurs, le même jour.

Le régiment est arrivé avec les vieux drapeaux sous lesquels il a combattu en

Crimée et dans les Indes. Quand le prince et la princesse ont été signalés montant la colline, la musique joua l'air national du Danemark. Le royal couple a passé en revue ce beau régiment, puis aux sons de l'air écossais : « Auld Lang Syne, » les étendards ont été rassemblés pour la dernière fois, tandis que le prince et les gentlemen de sa suite se découvraient. Ensuite le régiment a été déployé sur trois ailes. Les nouveaux étendards, encore enveloppés, ont été placés au centre et les officiers sont allés les entourer. Ça été ensuite le tour de la princesse, à qui deux sergents ont remis les drapeaux qu'elle a tendus, déployés, à deux lieutenants agenouillés. En même temps, la princesse adressait un speech fort net et fort gracieux au régiment, officiers et soldats, confiant à leur bravoure et à leur loyauté ces nouveaux drapeaux, et rappelant l'histoire glorieuse du régiment. Le colonel Dean a répondu en quelques mots chevaleresques, et alors a éclaté l'hymne national : « God bless the Prince of Wales. » Le 19^e régiment, sur le désir de la princesse, prendra désormais le titre de régiment de la princesse de Galles, honneur qui rend très-fiers les officiers et les soldats.

Ajoutons que la princesse, dans une charmante toilette blanche et rose, a été parfaite de grâce et de bienveillance, et qu'elle a voulu que le régiment tout entier, son régiment, eût un abondant repas sous la tente, de l'autre côté de la colline.

Vous savez le dicton : les huitres sont bonnes à manger dans les mois dont le nom contient la lettre R... Si je sais lire, septembre s'écrit avec un R.

Il y a donc quelque à-propos à transcrire une page des mémoires du sire de l'Est-toile où il est question d'huitres et du goût passionné qu'Henri IV avait pour ces mollusques, encore que peu savant en histoire naturelle, il la traitait familièrement de « poissons. »

« Sa majesté, nous dit le chroniqueur, chassait vers Grosbois. Elle se déroba de sa compagnie et revint seule à Crèteil, sur l'heure du dîner. Elle descendit à l'hôtellerie et demanda à l'hôtesse s'il n'y avait rien à manger ?

« Celle-ci répondit que non et qu'elle était venue trop tard. « Mais à l'instant avisant une bourriche d'huitres, le roy demanda pour qui était ce poisson ? L'hôtesse répondit que c'était pour des procureurs qui se trouvaient en haut.

« Le roy alors, qu'elle prenait pour un simple gentilhomme, parce qu'il était seul, la pria de leur dire qu'un honnête gentilhomme les pria de lui céder une seule douzaine d'huitres pour de l'argent et qu'ils l'accommodassent du bout de leur table. Ce qu'ils refusèrent tout à plat, disant que pour le regard de leurs huitres, il n'y en avait pas trop pour eux.

« Le roi ayant entendu cette réponse, envoya quérir le sieur de Vitry qui vint avec dix ou douze autres. Sa majesté ayant conté la vilainie de ces messieurs procureurs, lui en chargea de s'aller saisir d'eux, et qu'il les menât à Grosbois, et qu'étant là, il ne faillit de les très-bien fouetter et étriller pour leur apprendre une autre fois à être plus courtois.

« Ce que ledit de Vitry exécuta fort bien et promptement, nonobstant toutes les raisons, prières, supplications, remontrances et contredits de messieurs les procureurs. »

Il n'y a pas trop à rire de l'algarde, car du train que vont les choses, et la passion des huitres étant toujours aussi tenace, on finira par se battre pour cette friandise qui devient de plus en plus rare.

Pour tout dire, les huitres se sont découragées dans leur œuvre de reproduction, depuis que des savants se sont mêlés

de les instruire sur ce chapitre, de les guider, de leur faire la leçon d'après les livres in-octavo.

Il ferait beau voir que, par manière de représailles, on semât d'écailles d'huitres l'alcôve de ces messieurs de l'Institut et du Collège de France.

Ce serait la peine du talion... un peu salée, par exemple ! X.

Variétés

Au sujet de Chateaubriand dont on vient d'inaugurer la statue, on n'a pas manqué de rappeler les grandes œuvres de l'illustre écrivain : on parle du *Génie du Christianisme*, des *Martyrs*, d'*Atala*, de *René*, de *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem*, des *Etudes historiques*. Ce que l'on n'a pas dit, c'est que le début littéraire de Chateaubriand fut une pièce de vers, qui parut dans *l'Almanach des Muses* de l'année 1790. Je l'ai recherchée cette pièce, je l'ai trouvée, je l'ai copiée ; elle a pour titre : *L'Amour de la Campagne*, elle est signée ainsi : " Par M. le chevalier de C... " la voici :

Que de ces prés l'émil plaît à mon cœur !
Que de ces bois l'ombrage m'intéresse !
Quand je quittai cette onde enchantée,
L'hiver régnait dans toute sa fureur.
Et cependant mes vœux demandaient ce rivage,
Et cependant d'ennuis, de chagrins dévoré,
Au milieu des palais, d'hommes froids entouré,
Je regrettais partout mes amis du village.
Mais le printemps me rend mes champs et mes beaux
Vous n'allez voir encore, ô verdoyantes plaines !
Assis nonchalamment auprès de vos fontaines,
Un Tibulle à la main me nourrissant d'amours.
L'heure de ces vallons, la suivant tes détours,
J'irai, seul et content, gravir ce mont paisible.
Souvent tu me verras inquiet et sensible.
Arrête sur tes bords en regardant ton cours,
J'y veux terminer ma carrière.
Rentré dans la nuit des tombeaux,
Mon ombre en core tranquille et solitaire,
Dans les forêts cherchera le repos.
Au séjour des grands le nom mourra sans gloire.
Mais il vivra longtemps sous les toits de roseaux :
Mais d'âge en âge, en gardant leurs troupeaux,
Des bergers attendris feront ma courte histoire.
" Notre ami, diront-ils, naquit sous ce berceau :
" Il commença sa vie à l'ombre de ces chênes :
" Il la passa couché près de cette eau,
" Et sous les fleurs sa tombe est dans ces plaines. "

Chamfort trouvait que ce n'était pas mal pour un gentilhomme. Chamfort était dur pour la noblesse.

Ce n'est pas pour le plaisir de montrer qu'un grand écrivain peut faire de bien mauvais vers, que j'ai copié ce petit morceau : non, c'est à titre de curiosité seulement. Chateaubriand l'ami des bergers, presque berger lui-même ; Chateaubriand ne souhaitant pour son nom d'autre gloire que celle de vivre longtemps " sous les toits de roseaux ". Chateaubriand passant sa vie couché au bord d'un ruisseau ; Chateaubriand enterré sous les fleurs de la prairie... avouez que tout cela est bien original. Les singulières choses qu'on dit en vers ! B. L.

RECETTES. — ECONOMIE DOMESTIQUE

Emplâtres pour les vieilles foulures, le boitement des chevaux.—Poix de Bourgogne 125 grammes. Poix commune 125 grammes. Cire jaune 60 grammes. Goudron 200 grammes.

Faites fondre le tout, et appliquez le mélange sur la partie ou sur les parties ; quand il est entièrement fondu et encore chaud et liquide. On met par-dessus un peu d'étoupes courtes et cela avant que l'emplâtre soit refroidi ; elles s'y attachent et forment sur elle une couverture épaisse.

Cet emplâtre, ainsi recouvert, sert à la fois de support à la partie et de bandage permanent. Il ne peut jamais faire de mal et beaucoup de vieilles foulures, de boitements et d'affections rhumatismales ont été guéries complètement par ce moyen. On le laisse sur la partie pendant deux ou trois mois, afin d'assurer son plein succès. Lorsque l'emplâtre a été mis en place, on peut envoyer l'animal aux champs.

Embonpoint.—Pour arriver à la guérison du trop d'embonpoint, faites usage d'aliments légers et peu nourrissants tels que oseille, épinards, haricots verts, asperges, artichauds, carottes, le tout cuit à l'eau, très-salé, bien vinaigré ou sucré, selon leur nature ; choisissez en viandes le lièvre, le chevreuil, le bœuf, le mouton et quelques viandes blanches pourvu qu'elles soient fortement épicées et assaisonnées ; faites usage de boissons acidulées, telles que eau de seltz, limonade, eau de groseilles, de verjus, d'épine-vinette, d'orange, de citron ; faites surtout un usage fréquent de café noir ; déjeunez souvent avec du thé ou du café très-fort et très-sucré ; on aura recours à certains exercices ; comme la marche prolongée, le jardinage, l'escrime, la danse, la natation ; on ne devra dormir que cinq à six heures ; en conséquence on se couchera tard et on se lèvera de bonne heure ; on aura recours aussi à des frictions à l'eau salée deux fois par jour ; on pourra ajouter au sel le quart de nitre. Ces frictions se font sur la poitrine, le sein et le ventre, et doivent durer une demi-

heure ; il faut porter la nuit une ceinture de sel égrugé fin, bien sec et enveloppé dans un linge de lin.

Maladies des bêtes à laine.—Les bêtes à laine sont exposées à des maladies occasionnées par la présence des vers dans les poumons, dans l'estomac, dans les intestins, et surtout au foie. Il est essentiel de faire connaître le remède employé par les cultivateurs des Etats-Unis d'Amérique contre ces affections vermineuses ; ils font usage de la *gomme d'aloès*. 16 grammes de gomme pulvérisée, mêlée avec un peu de farine, et assez d'eau pour former du tout une pâte épaisse, suffit pour un mouton ; il n'est pas difficile de la lui faire avaler, en lui ouvrant la bouche, et en plaçant la boulette sur la racine de la langue, au moyen d'une cuillère. On a éprouvé de très-bons effets du même remède, mais donné à beaucoup plus faible dose, sur des moutons légèrement malades, et qui paraissent perdre l'appétit. L'emploi de l'aloès, ainsi mitigé, a suffi pour faire disparaître tout symptôme de maladie.

NOS GRAVURES

Le Bac Japonais

Voici un nouveau genre de sport aussi agréable qu'élegant. Le sujet est dû au pinceau de M. Lenoir, un de nos meilleurs artistes, et nous le reproduisons d'après la photographie de la maison Goupil. Ceux de nos lecteurs qui n'ont point vu le tableau pourront apprécier le mérite artistique de son exécution ; mais, ils le devinent bien, cette peinture n'est qu'une œuvre d'imagination. Dans aucun des nombreux ouvrages qui traitent des mœurs du Japon, nous n'avons constaté l'existence de cette étrange navigation.

Le char de Vénus trainé par des colombes, celui de Junon par des paons, et celui d'Amphytrite par des dauphins, ont sans doute inspiré le peintre ; mais, dans les mœurs actuelles, même en tenant compte de celles de l'extrême Orient, il est difficile de s'imaginer une princesse japonaise traversant un fleuve ou une rivière, remorquée par des esclaves.

Quoi qu'il en soit, ne tenons pas compte du sujet et ne voyons que l'œuvre. Elle est ingénieuse et gracieuse à la fois et mérite à coup sûr le succès qu'elle a obtenu.

M. DE V.

St. Malo, Tombeau de Chateaubriand, sur l'Îlot du Grand-Bey.—Vue Générale de St. Malo, prise du Grand-Bey.—Statue de Chateaubriand, par M. Millet, inaugurée à St. Malo, le 5 Septembre

Après les fêtes de Nantes, voici venir celles de St. Malo. Cette fois ce n'est pas un groupe de savants qu'il s'agit d'honorer, mais une des gloires littéraires de la France, à qui sa ville natale érige une statue. Inutile de dire qu'il s'agit de Chateaubriand.

L'illustre auteur du *Génie du Christianisme*, d'*Atala*, des *Martyrs*, de *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem*, est né, en effet, à St. Malo, dans la maison occupée aujourd'hui par l'hôtel de France. Un de nos dessins représente cet hôtel qui donne sur la place Chateaubriand sur laquelle s'élève aujourd'hui sa statue, qui est l'œuvre de M. Aimé Millet. Il y a quinze jours chacun pouvait la voir dans la cour de l'atelier de l'auteur d'*Ariadne* et de *Vercingétorix*.

Chateaubriand est représenté assis sur un rocher. Sa main gauche est ramenée vers le front, et la droite, appuyée sur le genou, tient un crayon. A ses pieds sont des plantes exotiques, qui rappellent son voyage dans le nouveau monde au début de sa carrière. Un feuillet du *Génie du Christianisme* est retenu par son coude sur le rocher contre lequel il s'appuie à moitié, enveloppé dans les plis d'un manteau très-largement exécuté. Il porte la lourde redingote du temps, couverte à demi par un manteau lui drapant l'épaule gauche et les genoux.

La botte à gland apparaît sous le manteau. La cravate nouée flotte négligemment.

Le socle est fait de granit bleu de Bretagne, carré et formant banc tout autour.

Les Malouins pourront donc se reposer aux pieds de leur illustre compatriote.

Sur ce socle est gravé ce seul mot :

CHATEAUBRIAND

La statue ne pèse pas moins de mille kilos ; le bronze a été fourni par l'Etat, et elle a été fondue par M. Thiébault.

Les frais ont été couverts par une souscription à laquelle s'était inscrit le maire de Saint-Malo, M. Witt de la Fresnaye, promoteur de l'idée.

Ajoutons que M. Millet a été secondé dans son œuvre par M. Frangeulle, architecte fort estimé du pays.

Les traits de Chateaubriand ont été reproduits par le statuaire d'après un magnifique buste de David d'Angers, prêté par la famille.

Cette œuvre est placée sur la place Chateaubriand—naturellement—au nord-est de Saint-Malo, auprès d'un bouquet d'arbres, en face d'un assez joli groupe de maisons style Louis XV.

Le modèle en plâtre est déposé au musée de Saint-Malo.

Cette statue, qui tourne le dos à l'hôtel de France, est placée sur un piédestal très-simple, haut de 1 mètre 60, et posé lui-même sur un socle de 40 centimètres.

Ce n'est pas seulement le berceau de Chateaubriand que l'on trouve à St. Malo ; on y voit encore sa tombe, bien qu'il soit mort à Paris, au lendemain de la révolution de février. Mais il avait souhaité d'être inhumé dans un îlot de la rade de sa ville natale, et son vœu fut accompli. Ses funérailles y eurent lieu au milieu d'un immense concours des populations bretonnes et des admirateurs de son génie, dont se sont inspirés la plupart des écrivains qui sont venus après lui.

L'îlot qui renferme la dépouille mortelle de Chateaubriand est le Grand-Bey ; le tombeau, comme on peut le voir par notre dessin, ne se compose que d'une simple pierre, sans inscription, avec croix. Du Grand-Bey on domine la ville de St. Malo, dont l'espect est des plus imposants, avec ses hautes maisons en granit pressées les unes contre les autres, la flèche de sa vieille cathédrale et sa large ceinture de remparts, flanquée de tours, que fouette la mer de ses flots blancs d'écume, quand elle ne se retire pas au loin, laissant à sec d'immenses plages de sable où émergent les crêtes de nombreux écueils.

C'était dimanche, 5 septembre, qu'avait lieu la cérémonie d'inauguration de la statue de Chateaubriand, et qu'ont commencé les fêtes de St. Malo, la ville de France qui a produit peut-être le plus d'hommes célèbres. En effet, c'est à St. Malo que sont nés : le navigateur Jacques Cartier, le héros du *Brief récit et succincte narration de la navigation faite des îles de Canada, Hochelaga, Saguenay et autres* ; Duguay-Trouin, qui fut une des gloires du règne de Louis XIV et qui a d'ailleurs sa statue en marbre sur la principale place de sa ville natale. Le Bourbonnais, qui fut gouverneur des îles de France et de Bourbon et dont Bernardin de Saint Pierre, dans *Paul et Virginie*, a mis en relief la bienfaisante administration ; l'abbé Trublet, dont s'est moqué Voltaire, et Maupertuis, le géomètre qui a senti également et cruellement la pointe de la fine moquerie de l'impitoyable rieur ; Surcouf, la terreur de l'Angleterre dans la mer des Indes ; La Mettrie, médecin philosophe, auteur de *l'Homme Machine* qui faillit lui faire perdre la tête, et Broussais, et Laménais, enfin Chateaubriand, le héros des dernières fêtes.

Ces fêtes ont, dit-on, été fort belles et ont attiré une foule nombreuse. On parle

d'une excursion à Combourg et à son château, où s'est passée une partie de l'enfance de Chateaubriand. Ce château est un monument féodal des XIVe et XVe siècles. bâti sur une butte, et flanqué de quatre tours crénelées, à toits coniques. Le nid de l'aigle. C'est bien du moins qu'on y fasse un bout de pèlerinage.

III.

Usine de Sheffield : Laminage d'une Plaque de Fer de 14 Pouces

Dernièrement, leurs Altesses Royales, le Prince et la Princesse de Galles, suivies d'une compagnie aussi nombreuse que distinguée, acceptaient l'invitation du maire de Sheffield, M. Mark Firth, l'un des premiers métallurgistes de la Grande-Bretagne.

La présence de ces hôtes aristocratiques avait pour but de visiter les vastes ateliers de ce centre industriel.

Notre première gravure, page 464, représente le laminage, dans la *Forge des Cyclopes*, d'une pièce de fer de 14 pouces d'épaisseur.

A un signal donné, les portes de la fournaise s'ouvrirent, et une énorme masse de fer, de forme rectangulaire, vomie par l'ouverture, se trouva tout à coup, encore incandescente et léchée par les flammes, transportée sur un wagon, placée sur des rails, et conduite par les ouvriers sous un laminoir colossal.

Supposez, lecteur, qu'un volcan pût rejeter des glaçons tout conservés hors de son cratère, et vous aurez une idée de ce bloc, fer et feu à la fois.

Au bout de quelques minutes notre carré métallique, ayant passé du rouge blanc au rouge cerise, se représentait quelque peu allongé, et réduit, par la double étreinte des cylindres, à une plaque de 8 pouces. Dans le même atelier se trouve une machine à raboter, la plus puissante connue, qui enlève d'un bloc de fer refroidi des copeaux d'un pouce d'épaisseur : comme si elle travaillait une meule de fromage.

On trouve là aussi une presse, qui, à l'occasion, donne une pression égale à deux mille tonnes.

Vulcain, Polyphème et tous les forgerons mythologiques perdraient à coup sûr leur latin, s'ils pouvaient assister aux méthodes de l'outillage moderne.

Fabrication de l'Acier par le Procédé Bessemer

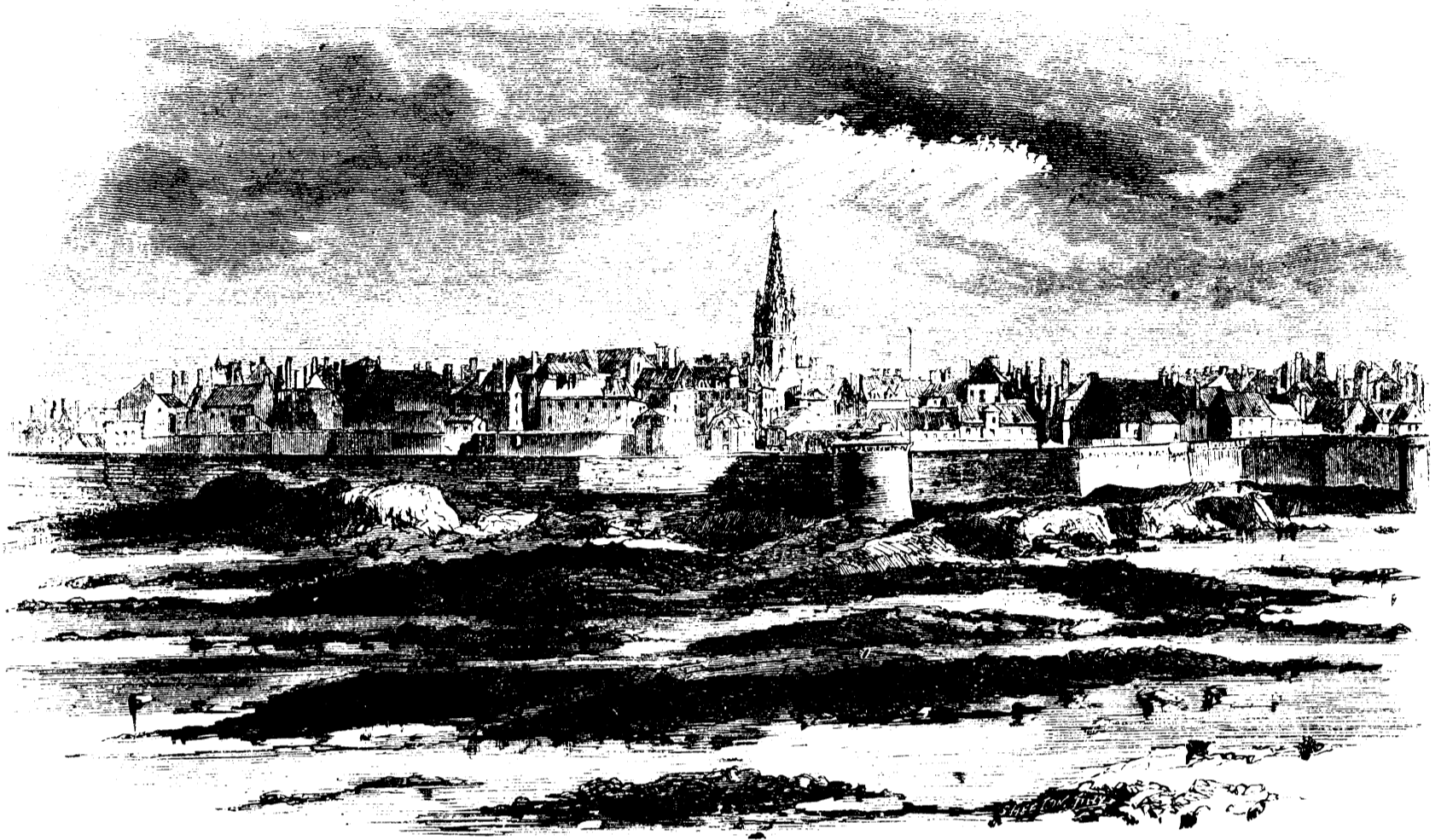
Dans ce même atelier des Cyclopes, l'on avait élevé une tribune dans laquelle les visiteurs royaux pouvaient regarder, à travers les lentilles de spectroscopes, les diverses variétés des nuances de la flamme. C'est l'aspect particulier qu'offre la flamme, en un certain moment, que les ouvriers jugent du degré de carbone restant dans le fer, par conséquent de l'instant précis où l'on doit couler ce fer, qui sort transformé en lingots d'acier.

Les ouvriers, eux, n'ont pas besoin de lunettes, ils jugent l'état du métal à l'œil nu et ne se trompent jamais.

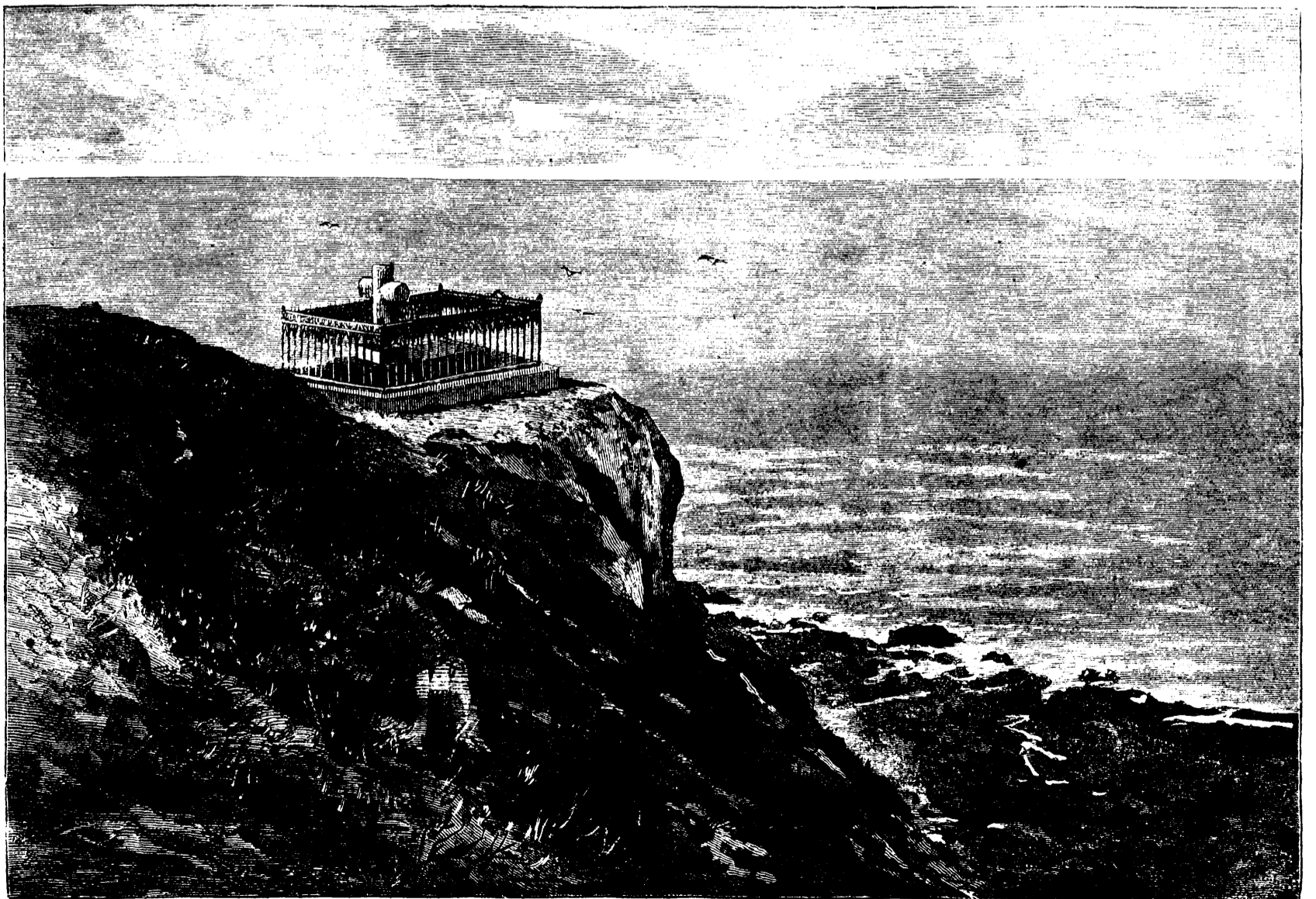
Cette poussée d'étincelles de fer fondu, cette gerbe de flammes qui s'échappe comme un jet brillant et retombe en cascade de diamants, qui indique, par la diversité de ses nuances, l'état de carbonisation du fer, est un des plus beaux spectacles des travaux métallurgiques dus aux procédés du savant Bessemer.

A. ACHINTRE.

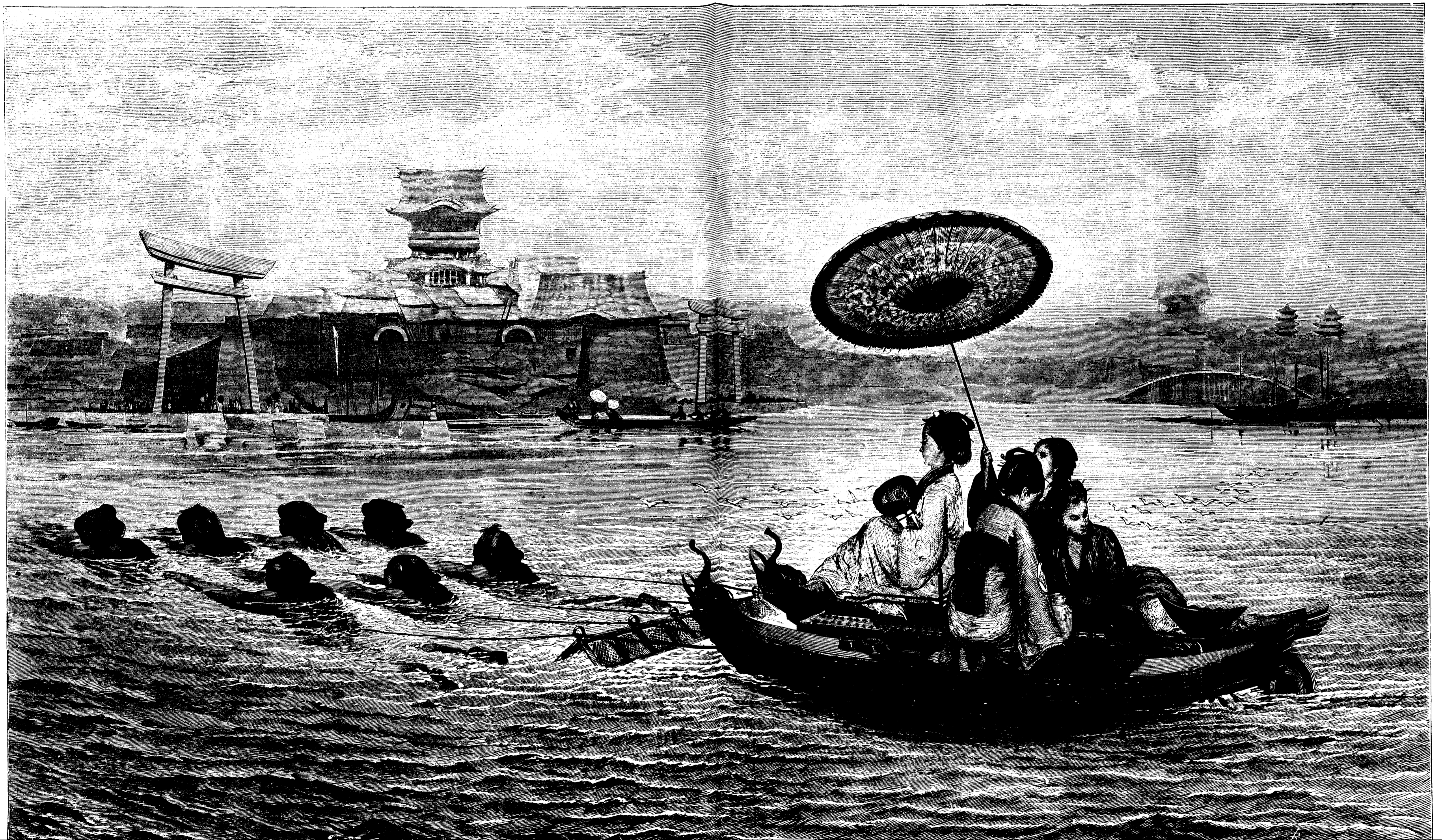
Deux erreurs historiques se sont glissées dans la description des gravures de notre dernier numéro. L'éruption sous laquelle Pompéi a été ensevelie a eu lieu l'an 79 de Jésus-Christ et non avant. Quant au Plin, à qui nous devons la description de l'événement, c'est Plin le jeune, et non le naturaliste qui, lui, trouva la mort dans la catastrophe.

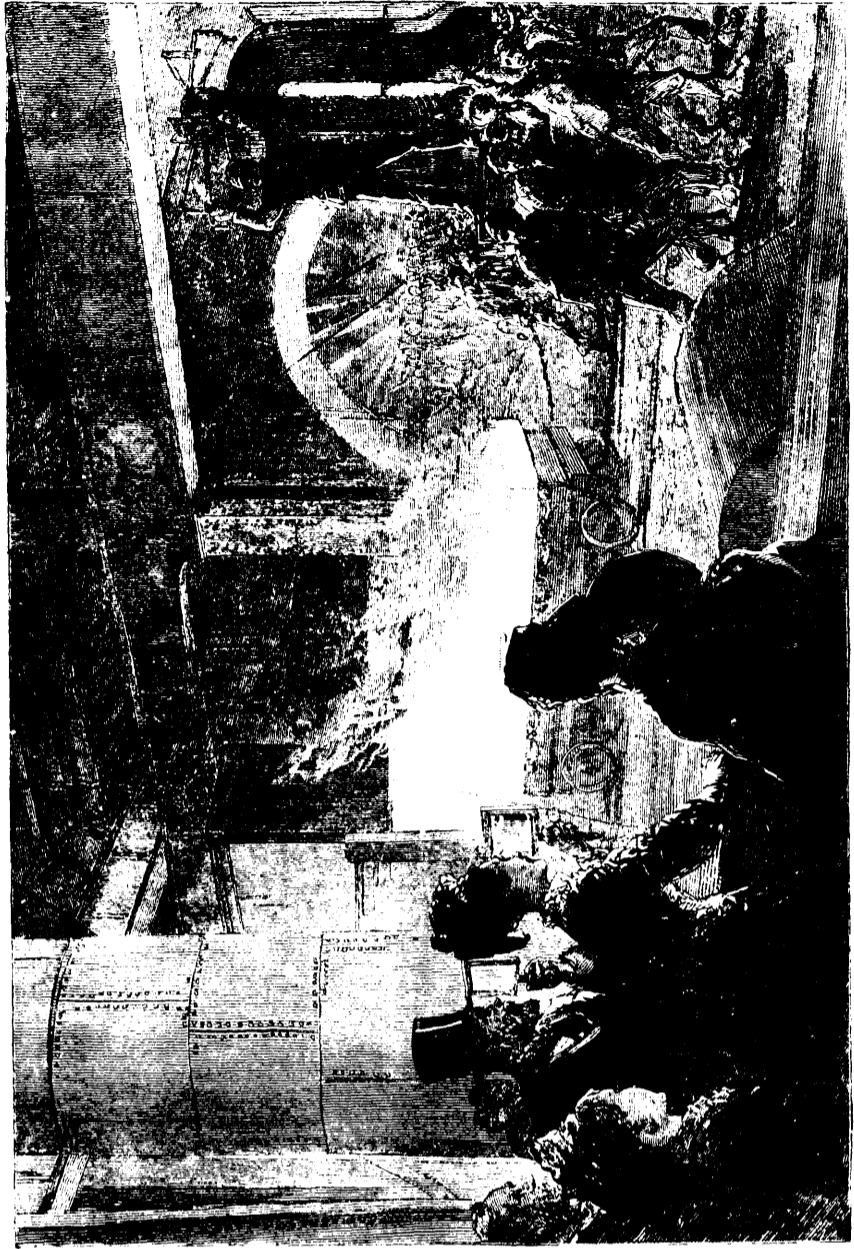


VUE GENERALE DE ST. MALO, PRISE DU GRAND BEY

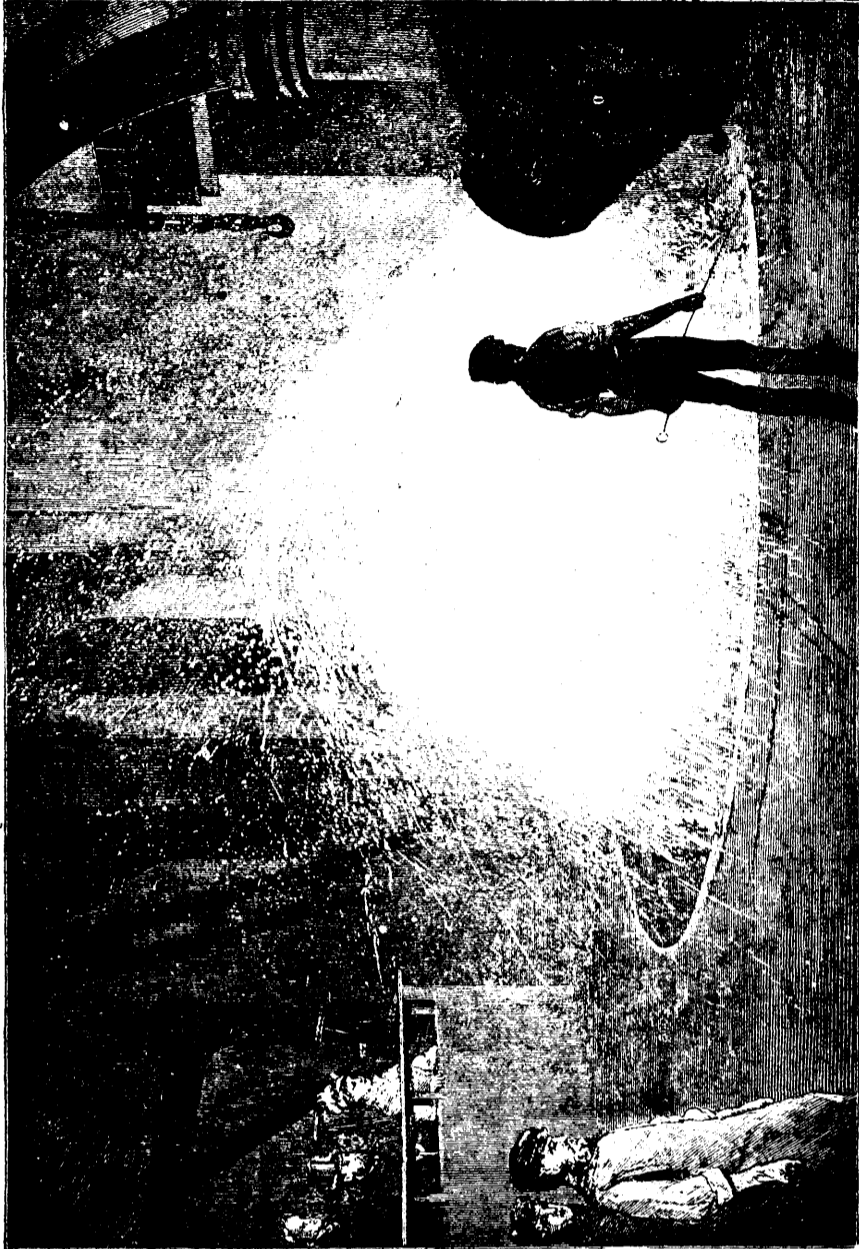


ST. MALO, TOMBEAU DE CHATEAUBRIAND, SUR L'ÎLOT DU GRAND BEY.





USINE DE SHEFFIELD : LAMINAGE D'UNE PLAQUE DE FER DE 14 POUÇES



FABRICATION DE L'ACIER, PAR LE PROCÉDE BESSEMER



STATUE DE CHATEAUBRIAND, PAR M. MILLET, INAUGURÉE A ST. MALO, LE 15 SEPTEMBRE

AUX MAITRES DE POSTE

En tout pays, les officiers publics semblent jouir des immunités et du prestige des ministères auxquels ils appartiennent.

Comme ils sont les délégués de l'autorité, ses représentants, ils participent, sous les constitutions monarchiques, au respect et à la considération qui s'attache à la Couronne. Mais ici, en Amérique, au Canada, les contribuables qui savent calculer, n'ont point un même degré, qu'en Europe, le culte de la hiérarchie; ils savent qu'un officier du gouvernement est un serviteur du public, et quand son service cloche, ils se plaignent. C'est ce que nous faisons.

Certains maîtres de poste, dont les devoirs comportent, à l'égard de l'expédition des journaux, des obligations clairement définies par le règlement, s'abstiennent de ces devoirs avec un sans- façon qui les accorde sans doute, mais porte un préjudice aux éditeurs et cause des embarras constants à l'administration des journaux.

Les griefs que nous avons à formuler pour notre part sont les suivants :

10. Détention de journaux refusés ou discontinués, comprenant jusqu'à 15 numéros d'un seul et même abonné.

20. Absence d'avis écrit constatant la cause du renvoi.

30. Absence complète de timbre indiquant le bureau de poste d'où proviennent les renvois.

Inutile de signaler les inconvénients de semblables procédés.

D'abord on continue d'expédier huit ou onze numéros à une personne qui a discontinué depuis trois mois; ensuite, l'on ignore la cause du renvoi du journal; et enfin l'on est, la plupart du temps, obligé de parcourir une liste de dix mille abonnés pour y trouver le nom de celui qui cesse de recevoir le journal.

Nous avons notre tâche quotidienne à remplir, et nous ne pouvons nous charger de faire en même temps celle des maîtres de poste.

Le département des postes fournit à ses agents les imprimés spéciaux nécessaires à cette partie de leur service; ils n'ont qu'à remplir, à la main, une ligne au plus! Nous espérons que cet avis aux négligents suffira pour leur faire prendre la lueur de temps à autre.

Les devoirs d'un maître de poste consistent autant à ne point ouvrir les lettres et documents confiés à sa charge, qu'à envoyer à qui de droit et au plus vite les journaux et journaux retournés à son bureau.

L'ADMINISTRATION.

BIBLIOGRAPHIE

1. *Cours de lecture à haute voix*, ou leçons pratiques de lecture française et de prononciation préparées spécialement pour les écoles canadiennes : à l'usage des Ecoles Normales et des Pensionnats, par l'abbé P. LAGACÉ, P.E.N.L.

2. Même ouvrage par le même, abrégé, à l'usage des Ecoles Modèles et Élémentaires.

Ces deux livres classiques s'écartent tant des annuels de lecture répandus dans nos écoles, que nous croyons rendre service à nos confrères et à l'enseignement en en donnant une analyse détaillée. S'ils sont bien compris, ils ont bientôt en usage dans tous nos établissements d'instruction, où ils imprimeront un mouvement bienfaisant en faveur de l'amélioration de nos méthodes.

Examinons d'abord le premier volume. L'auteur justifie la division de son travail comme il suit :

« La division que j'ai adoptée est simple et naturelle. Il y a, en effet, trois degrés à parcourir pour arriver à bien lire : les sons, la prononciation et l'expression.

« Les sons ne sont autre chose que les éléments de la langue.

« La prononciation apprend à se servir de ces différents éléments pour en former les mots.

« L'expression donne à l'ensemble du discours un mouvement et la vie.

« En comparant la parole à la peinture, la prononciation est le dessin, et l'expression la couleur.

« Telle est la marche que j'ai suivie dans ce travail; elle me semble dictée par la nature même du langage. »

Entrons maintenant dans l'examen de chacune de ces parties.

La première, les sons, comprend : 10. un tableau des 36 sons simples de la langue avec des exemples d'application; 20. un morceau d'application, « La Mort des Templiers », renfermant tous ces sons, morceau que l'élève doit s'exercer à lire et relire sans cesse; 30. des exercices spéciaux sur les quatre sons nasaux *m, an, un, on*, sur l'e ouvert grave, l'e aigu, l'o grave, et sur la diphtongue *ou*.

Certes, l'auteur n'a pas voulu refaire dans cette partie un traité de lecture élémentaire, attendu que son livre n'est que la suite naturelle du syllabaire; mais son but est plutôt de donner aux élèves la juste valeur des éléments de toute bonne lecture, et d'attaquer les vices de la prononciation locale en choisissant précisément dans les exercices spéciaux les sons généralement mal prononcés dans le pays. Dans le cours de l'ouvrage, l'auteur renvoie sans cesse à l'un ou l'autre des exercices de cette partie. Cette obstination nous plaît, car il n'y a que la persévérance qui puisse déraciner les défauts du langage.

Nous nous permettrons ici de donner un conseil aux instituteurs. C'est de chercher à se mettre en rapport avec une personne parlant bien, afin d'acquérir la valeur exacte des sons simples de la langue, et surtout de ceux mis soigneusement à part par le révérend Principal de l'École Normale. Ce dernier se mettra, j'en suis certain, à la disposition de quiconque voudra profiter de ses connaissances spéciales sur la matière. Nous engageons aussi fortement les élèves-maîtres et maîtresses de l'École normale à suivre avec attention les leçons que leur donne M. Lagacé. De cette manière, le but que se propose ce dernier sera atteint bien plus rapidement qu'on ne le pense. Quoiqu'il en soit, cette première partie est une introduction naturelle à tout livre de lecture, et nous nous étonnons de ne l'avoir jamais rencontrée nulle part. C'est donc là une heureuse innovation dont nous félicitons sincèrement l'auteur. Passons.

La deuxième partie, la prononciation, se compose d'une suite de morceaux en prose, écrits dans un style simple, toujours à la portée des enfants. Chaque morceau est précédé de la prononciation figurée des mots les plus difficiles, surtout de ceux qui sont mal prononcés dans le pays. Il n'y a dans cette partie aucun morceau à mouvement. Tout y est simple. C'est monotone, si vous voulez, mais nous n'en sommes encore qu'au second degré de la lecture, patientons. Il ne s'agit ici que de rompre l'élève au mécanisme de la lecture courante, de le guérir de ses défauts de prononciation, de le préparer enfin à aborder avec fruit le couronnement de l'édifice, l'expression. Mais arrêtons-nous encore un instant sur cette deuxième partie.

Où elle est très-propre à apprendre à lire, surtout si le maître suit les sages conseils qu'on lui donne, je dirai presque qu'on lui prodigue en tête de chaque leçon, les morceaux sont choisis de telle sorte que l'enfant acquiert en même temps une foule de connaissances utiles. Il apprend à se reconnaître au milieu du petit monde dans lequel il s'agit. Nous n'avons jamais rien vu de plus sagement gradué que cette suite de morceaux. Voyez plutôt. L'enfant fait d'abord connaissance avec l'école et ce qu'elle contient, avec son maître, qu'on lui fait aimer, avec ses camarades. De là on le transporte au milieu de sa famille; la transition n'est pas brusquée, avouez-le; il y reconnaît bien vite les êtres qui lui sont chers : son père, sa mère, ses frères et ses sœurs; on arrête son attention sur la maison, le jardin; puis, élargissant son horizon, on rend visite avec lui au voisin. On parcourt ensuite le village, puis la ville; et ainsi de pas en pas on est tout surpris de se trouver dans les derniers morceaux en plein dans les abstractions, l'âme, l'Etat, et pour couronnement, deux magnifiques morceaux, profonds dans leur simplicité, l'Eglise et Dieu. Partir de l'école et arriver à l'Être suprême sans s'en apercevoir, est une perfection qui ne peut être atteinte que par un homme pratique qui connaît l'enseignement et ce que doit être une bonne méthode. Sous ce rapport, je certifie que nous n'avons rien de mieux en Belgique, où l'on pousse cependant la gradation dans les livres classiques à sa dernière limite.

Parlerai-je ici de la valeur morale de la deuxième partie? Aucun livre classique ne pêche sous ce rapport. Il est consolant de voir qu'au milieu des idées subversives qui se font jour partout, on n'a jamais tenté de mettre entre les mains de nos enfants des livres ayant des tendances ou irréligieuses ou immorales. Le défaut contraire est plutôt à craindre. Un livre de lecture ne peut être un sermon d'un bout à l'autre. M. Lagacé a su éviter cette faute. Chaque page de son livre contient une vérité morale, un sage conseil, un précepte de conduite; mais tout cela vient en son temps et à sa place. Il connaît le chemin qui conduit au cœur de l'enfant, il y marche sans détours, puis il frappe juste et fort.

La troisième partie, qui est de beaucoup la plus volumineuse, se subdivise en deux sections ou séries. La première subdivision contient une série de jolies petites narrations en prose, entremêlées de quatrains, de fables et d'autres compositions en vers. Tout cela est encore

bien simple; mais nous y rencontrons déjà de la variété et du mouvement. Il y a là de véritables perles qui doivent émouvoir bien agréablement le cœur des enfants. Marie Janna fait presque tous les frais de poésie, et nous félicitons l'auteur d'avoir puisé largement dans cet écrivain trop peu connu. Qui ne se sentira ému jusqu'aux larmes en lisant cette strophe terminant le morceau : « l'Orphelin » :

Quatre cygnes sur l'étang
Lèvent leur tête superbe :
Tu verras brouter dans l'herbe
Un petit agneau tout blanc.
Hélas ! rien ne sait lui plaire...
Son front reste soucieux.
Pauvre enfant, pour être heureux
Que veux-tu ? — Je veux ma mère !

Ou cette autre fin du morceau : « Quand je serai grand. » L'enfant raconte à sa mère, atteinte d'une maladie mortelle, tous les grands projets qu'il va exécuter pour la rendre heureuse, quand il sera grand, et quelle sera guérie, il en est certain :

Et l'humble malade, un instant heureuse,
N'ose le serger de son min fin sourire.
Et tout bas murmure en le contemplant :
« Enfant, sois béni, mais ta pauvre mère
N'aura plus besoin que de ta prière
Quand tu seras grand. »

Mais à quoi bon citer ! Tout est beau dans ce recueil.

Dans la dernière série, les morceaux en prose sont séparés de la poésie, laquelle termine la troisième partie. Les morceaux ne sont point classés par genre comme dans les recueils de littérature. Ils sont mêlés, et ce désordre apparent constitue un ordre dans un livre de lecture, ordre qui nous plaît, quant à nous, par sa diversité. On ne fait pas, en effet, lire aux élèves des descriptions pendant un mois, puis des narrations pendant un autre; on varie chaque jour et c'est mieux. Peut-être y a-t-il, au point de vue de la lecture, un arrangement logique des différents genres, arrangement qui pourrait être adopté. Nous faisons cette suggestion sous toute réserve, et comme un point qui mériterait d'être discuté et examiné.

Fidèle à son principe de faire un livre avant tout canadien, répondant aux besoins de nos écoles, M. Lagacé ne pouvait oublier les auteurs canadiens; aussi sommes-nous heureux de rencontrer les noms de Garneau, Crémazie, Ferland et Étienne Parent, et quelques morceaux sans noms dont nous pourrions indiquer le véritable auteur, si ce n'était blesser sa modestie. Ce ne sont pas même les plus mauvais.

Disons aussi que tout ce qui est de l'auteur, soit comme préface ou comme notes, n'est point déplacé dans le recueil. C'est simple, clair et vrai. Au reste, nous terminons notre appréciation de la troisième partie par la citation suivante, extraite de l'introduction à l'Expression :

« Dans le recueil suivant, on trouvera des exemples de tous les genres de sentiments; depuis la narration simple et grave, jusqu'aux grands mouvements de la tragédie.

« La joie et la tristesse, le plaisir et la douleur, l'amour et la haine, la prière et le commandement, la confiance et la crainte, la douceur et la colère, la modération et l'emportement, la simplicité et la grandeur, la pitié et le dédain, le calme et le désespoir, tous les sentiments de l'âme humaine y sont représentés.

« La première série s'adresse spécialement aux petits enfants; la seconde peut être utile à toutes les personnes qui veulent s'exercer, soit seules, soit avec l'aide d'un maître, dans l'art de bien dire. »

Nous allions oublier de parler d'une quatrième partie de l'ouvrage, qui en est cependant le digne couronnement. Nous voulons parler du traité de prononciation. M. Lagacé a réussi à condenser en moins de cinquante pages un traité complet de prononciation. Il a puisé aux sources les plus autorisées, et l'on peut dire que c'est là le code du bon langage. Ce traité sera non-seulement utile aux maîtres et aux élèves, mais il est de plus indispensable aux prêtres, aux avocats, aux orateurs de toutes les nuances et de toutes les classes, à toute personne enfin qui désire bien parler notre belle langue française, hélas ! si souvent défigurée, même par des personnes instruites, à cause d'une prononciation vicieuse.

Terminons donc par dire que le livre de M. Lagacé est non-seulement indispensable dans toutes nos écoles, mais qu'il devrait se trouver dans chaque famille, et que chacun de nous, quelle que soit notre position sociale, peut y trouver quelque chose d'utile.

Le deuxième livre de lecture, destiné aux écoles élémentaires et modèles, est jugé par ce qui précède, attendu qu'il est la reproduction littérale des deux premières parties du premier livre et de la première série des morceaux de la troisième partie. Il est parfaitement adapté aux besoins de ces écoles et doit forcément s'y frayer un chemin. Nous lui prédisons un long succès, justement mérité; car on rencontre rarement des livres classiques ayant cette valeur.

J. PIERARD.

Québec, septembre 1875.

FOUILLES A OLYMPIA

Les journaux d'Europe annoncent que des fouilles vont être entreprises à Olympia. Il n'est donc pas sans intérêt de rappeler quelle fut l'importance d'Olympia.

Située en Elide, sur l'Alphée, près de Pisé, cette ville était célèbre par les jeux olympiques et par un magnifique temple consacré à Jupiter. Ces jeux étaient les plus anciens et les plus renommés de l'antienne Grèce. La tradition en fait remonter l'institution jusqu'à Hercule. Ils se célébraient tous les quatre ans, à Olympia, le 11 du mois d'hécatombéon, et duraient cinq jours. Dans le principe et pendant longtemps ils ne comptaient que cinq exercices différents: la course à pied, la lutte, le saut, le jet du disque et celui du javelot; on y introduisit plus tard le pugilat, le pancrace et les courses de chevaux et de chars. Mais ils perdirent leur caractère d'exercices corporels le jour où on y admit les luttes de musique et de poésie. Les vainqueurs de ces jeux recevaient en récompense une couronne d'olivier; leurs noms étaient gravés sur des tables de marbre que le gymnase d'Olympia conservait et transmettait à la postérité. Tous les peuples de la Grèce pouvaient y prendre part, mais les étrangers en étaient formellement exclus. Tant que duraient les jeux, on faisait trêve à toutes les intimités; un homme armé ne pouvait entrer en Aulide. Les Grecs avaient un goût passionné pour ces jeux, qui attirèrent à Olympia un grand concours de population. Ils ont duré jusqu'au troisième siècle de l'ère chrétienne.

Mais ce qui faisait surtout la gloire d'Olympia, c'était son temple de Jupiter Olympien, une des merveilles architecturales de la Grèce. Ce temple était de l'ordre dorique, si imposant, si sévère, dont il nous reste quelques rares spécimens. Il mesurait 66 mètres 60 de longueur et 32 mètres 20 de largeur. Dans l'intérieur, des colonnes, hautes de 22 mètres 90, faisaient tout le tour du temple. L'ensemble était bâti en pierre, mais revêtu de marbre taillé en forme de tuiles plates.

Dans l'antiquité, on y admirait une célèbre statue de Jupiter Olympien. Cette statue, œuvre du grand Phidias, était en or et en ivoire. Elle représentait le dieu assis sur son trône, tout couvert d'olivier, signe de paix et de concorde entre les hommes; de sa main droite il tenait une Victoire et de sa main gauche un sceptre surmonté de l'aigle. Son manteau, modèle d'harmonie et de noblesse dans la draperie, était richement orné et chargé de dessins et de fleurs. Quatre victoires formaient chacun des quatre pieds du trône, qui était lui-même orné de bas-reliefs et de peintures. Deux autres victoires étaient placées en avant des jambes du dieu. Des lions d'or servaient de marche-pied pour arriver jusqu'à lui. Le soubassement était décoré de bas-reliefs. Le dieu assis avait 30 pieds de hauteur, le piédestal du monument 6 mètres 95, le trône 12 mètres 35 sur 21 de largeur, et la base 12 pieds.

La science n'avait pu rester indifférente à ces merveilles que contenait Olympia et dont l'antiquité lui avait transmis la gloire et la description. Déjà en 1829, la commission scientifique de Morée appliqua son soin et ses recherches à les découvrir; elle fut assez heureuse pour retrouver le temple de Jupiter Olympien. Mais ce résultat obtenu, elle arrêta ses recherches. Ce sont ces premiers travaux de la commission scientifique de Morée que les Allemands vont poursuivre.

Dans l'intérêt de l'art, dans l'intérêt de l'histoire, on ne peut que suivre d'un œil sympathique ces nouveaux efforts. La Grèce a, dans la sculpture et dans la peinture, transmis d'âge en âge à l'admiration des siècles quelques grands noms qui forment une légende dominant l'histoire de l'art. Le monde moderne n'a pu jusqu'ici s'associer que de confiance à cette admiration des anciens. Phidias, Appelles, Praxitèle nous sont inconnus. Si un de leurs

chefs d'œuvre venant à être découvert, il n'est personne qui, dans l'intérêt de l'art et de la civilisation, ne dût s'en réjouir et applaudir à un tel résultat.

SCIENCE POPULAIRE

LES TAUPES

On dit que la taupe se nourrit de racines. Rien n'est plus faux. Si elle cause quelque dégât dans les semis, ce n'est qu'en creusant à quelques centimètres au-dessous du sol les galeries dans lesquelles elle circule. Mais, en compensation, que d'ennemis elle détruit ! car sa nourriture est exclusivement animale, et, disons-le, elle a un appétit extrême, sans cesse renaissant, insatiable.

Nous avons élevé des taupes, et nous en parlons de visu.

Leur glotonnerie dépasse toutes bornes, et pour assouvir leur faim elles sont capables de tout... excepté de manger des racines.

La taupe attaque toujours sa proie par le ventre. Insectes, lombrics, mulots, musaraignes, grenouilles, tout lui est bon, sauf le crapaud, qu'elle a en horreur. Ses mets de prédilection sont les vers blancs, ces larves du hanneton que les Normands appellent *mous*, et les courtilières, la *coupe-grillon*, l'*insecte-Attala* des maraîchers. Ajoutons que si l'appétit de la taupe est extrême, sa soif est inextinguible.

Les taupes que nous avons longtemps gardées en domesticité, au Gué-aux-Biches, s'y sont reproduites. Voici comment nous les avons installées. Nous avons fait mettre par-dessus les dalles d'une chambre, au rez-de-chaussée, une épaisseur de terre de 60 centimètres à peu près; et dans cet espace de 3 mètres en carré, les taupes vivaient et chassaient en fouillant, tout comme si elles eussent été en pleine terre. Nous avons observé que les femelles mettent bas deux fois par an. Leurs descendants les accompagnent depuis la fin de février ou le commencement de mars jusqu'à septembre. Chaque portée est de deux à cinq petits au plus, qui naissent très gros, dépourvus de leur douce robe de velours noir. Ils sont alors rouges, nus et fort laids.

La mère taupe les soigne avec amour; elle leur prépare un doux nid de feuilles et d'herbe dans une sorte de chambre, afin que dans cette habitation, qui est assez vaste, ils puissent prendre leurs premiers ébats sous une voûte solidement supportée par des piliers massifs. Je ne déciderai point si ces piliers sont surmontés du plein-cintre ou de l'ogive, mais pour son édifice d'amour la taupe saura choisir la partie la plus élevée, partant la plus saine du terrain, afin qu'il soit à l'abri des inondations.

Sylvain, un habile chasseur en terre, bien connu depuis Mortain jusqu'à Prez-en-Pouille, nous a maintes fois mis à même d'admirer l'ingéniosité de l'amour maternel des taupes.

Afin de plus aisément étudier les faits et gestes de nos captives, nous avons fait faire une séparation, et nous n'avions laissé sur les dalles, dans une partie du cabinet, qu'une très-mince épaisseur de terre, à travers laquelle nous suivions le système de galeries de chaque sexe et selon l'âge de chacun. Les mâles sont bien plus gros, bien plus robustes que les femelles. Les tunnels qu'ils se creusent sont moins tortueux que ceux des femelles, et leurs montées sont plus rapprochées les unes des autres. Sylvain, le chasseur en terre, ne s'y trompait jamais en explorant son terrain avant de tendre ses pièges; il nous disait aussi sûrement qu'un bon piqueur par l'inspection du pied ou de la trace:

— Là est un mâle de l'année, ou bien, un mâle père de famille...

Car les taupes, mâles ou femelles, vivent isolément, chaque individu dans un dédale de galeries pour lui seul. Ce n'est qu'aux premiers sourires du printemps et aux ardeurs du brûlant messidor qu'elles sortent fréquemment de leurs terriers, ou lorsqu'elles veulent changer de canton. Il faut voir alors avec quelle vitesse elles courent sur le sol! Cette vitesse n'est surpassée que par la rapidité avec laquelle elles fuient pour se soustraire au danger lorsqu'elles sont en présence d'un chien ou du bâton d'un passant.

Les jeunes taupes, dans les multiples boyaux qu'elles se creusent, agissent avec la fantaisie et l'incohérence de la jeunesse. Les forces manquent aussi à leurs pattes et à leur boudoir pour écarter la terre. On en juge aisément au peu de volume et à la multiplicité des taupinières qu'elles élèvent.

Dans la saison pluvieuse les taupes gagnent les terrains arides, tandis qu'au contraire, pendant les sécheresses de l'été, elles préfèrent les bas-fonds, les talus des fossés, les berges des ruisseaux, afin de pouvoir, à volonté, y assouvir leur soif. Le soin avec lequel elles évitent les terrains pierreux pour ne point se heurter, en fouissant, le boudoir, qu'elles ont très-sensiblement, vient encore confirmer notre assertion de l'utilité des taupes pour la destruction des vers blancs, puisque dans ces terrains pierreux dédaignés par les taupes, nous avons vu des carrés plantés d'arbres fruitiers dépérir parce que les racines en étaient rongées par les vers blancs. Ce fait est de notre expérience personnelle, acquise alors que nous habitons le château de Montargis. Le terrain calcaire et

pierreux du parc, antipathique aux taupes, était par contre l'Eden des vers blancs.

Les taupes ne s'engourdissent point l'hiver comme le font les loirs et les marmottes, mais néanmoins elles sont bien moins actives que pendant les beaux jours. Dans la nature, tout ce qui vit subit la tristesse, la somnolence de la dure saison.

Une taupe ne sort que deux fois par jour de ses galeries pour fouiller la terre au loin et y chercher sa nourriture. Elle creuse horizontalement à partir d'un point central, duquel partent plusieurs galeries, dans différentes directions, lesquelles sont reliées entre elles par des boyaux de communication, et les taupinières qu'elles forment de distance en distance n'ont d'autre utilité que de rejeter en dehors la terre qui obstruerait les passages.

Résumons-nous. Les taupes rendent donc de grands services en détruisant abondamment pour se nourrir de méchantes vermines; et il faut bien se garder de tuer les travailleuses souterraines, bien que leurs taupinières soient quelque peu préjudiciables lors de la fenaison, d'abord parce qu'elles empêchent de fancher aussi près que possible, ensuite parce que la faux s'y ébrèche. Mais il est si facile d'obvier à ce double inconvénient! Il suffit pour cela, avant que l'herbe soit trop poussée, de niveler à plusieurs reprises, à l'aide d'un râteau, la terre des taupinières. De cette façon, au temps des fauchaisons, il restera bien peu de taupinières, et, chose essentielle! plus du tout de vers blancs.

Notre longue pratique de la vie des champs s'est si bien trouvée d'avoir utilisé nos études sur les taupes et sur les autres bestioles qui vivaient autour de notre logis, que nous n'hésitons pas à livrer au public ce qui est le fruit d'une longue expérimentation.

JEAN-JACQUES.

SEMAINE POLITIQUE

L'organisation de la Cour Suprême est l'événement du jour. On se préoccupe dans les cercles politiques des nominations à survenir. Au point de vue de la science du droit et de l'expérience, les charges de magistrats de ce haut tribunal sont fort importantes, mais les candidats offrant les conditions requises ne manquent pas.

Si, dans l'occurrence, le ministère éprouve quelque embarras, c'est l'embarras du choix.

Voici, d'après la rumeur, quelle sera la composition de la haute Cour: Juge en chef Richards et juge Strong, d'Ontario; MM. Fournier et Taschereau, de Québec; Ray, de la Nouvelle-Ecosse, et Ritchie, du Nouveau-Brunswick.

Au Nouveau-Brunswick, le procès de l'éméute de Caraquet survenue à propos de la loi des écoles, émeute où il y eut mort d'homme, paraît ne pas s'engager avec tout le calme désirable. On ne peut arriver qu'à grand peine à former un jury. Après des débats fort vifs entre les défenseurs, la cour et la couronne, on a recusé de part et d'autre tous les jurés appelés, et l'on vient d'en convoquer cent et quelques nouveaux afin de constituer un jury parmi eux.

Voici les nouvelles qui nous arrivent de la Colombie Anglaise:

Les élections de l'île de Vancouver sont terminées. Le résultat donne sept réformistes, trois indépendants et deux ministériels. Les élections de la Colombie, sur la terre ferme, n'ont point encore eu lieu. L'opposition s'attend à avoir une majorité des deux tiers de la Chambre.

Aux États-Unis, on peut présager l'élection présidentielle prochaine par les programmes des diverses conventions.

Une des plus importantes de toutes, la convention démocratique du Massachusetts, a choisi les candidats qu'elle se propose de soutenir aux prochaines élections pour les divers postes de l'Etat. Elle a aussi formulé son programme dans lequel elle réitère les déclarations faites aux conventions de Cincinnati et de Balto en 1872: acceptant les derniers amendements à la constitution fédérale comme un règlement final et une solution permanente des différends politiques résultant de la guerre du Sud. Elle demande, en faveur de l'Union, le maintien de tous les pouvoirs constitu-

tionnels dont elle est investie comme constituant la suprême autorité, et elle répudie toute prétention d'un état au droit de se séparer de l'Union, ou de désobéir à ses lois. Elle réclame également pour chaque état le droit de se gouverner lui-même, suivant son bon plaisir, sujet seulement aux limites et aux obligations qui sont définies par la constitution fédérale. Dans l'intérêt des mœurs publiques, du crédit et du bien général, elle s'oppose à toute future émission d'un papier-monnaie non rachetable, et elle se déclare en faveur du prompt retour aux paiements en espèces, comme étant essentiel à la restauration du commerce, au crédit du pays et à la prospérité des classes ouvrières. Elle veut en outre la réduction des dépenses, l'économie rigide et la suppression de cette coutume qui consiste à obérer l'avenir de l'industrie par des expédients d'une valeur fort douteuse. Enfin, elle spécifie les raisons qui l'engagent à passer condamnation sur le parti républicain qui a donné l'exemple de l'immoralité et d'une mauvaise administration.

Au Brésil, le souverain éprouve le besoin de changer d'air.

Le ministre des travaux publics a soumis à l'adoption de la Chambre des députés une communication de l'Empereur demandant un congé d'absence de dix-huit mois afin de visiter l'Europe et les États-Unis.

Les principaux fabricants de Paris s'assembleront vendredi pour s'occuper des envois à l'Exposition de Philadelphie.

Le *Journal de Paris* a donné officiellement un démenti formel à l'encontre des assertions faites le 12 courant par la *France* qui disait que les princes d'Orléans étaient sur le point de renoncer à toute réclamation au trône, pour se déclarer purement et simplement en faveur de la République.

Le correspondant du *Times* à Paris annonce la formation prochaine d'un nouveau groupe parlementaire à l'assemblée, groupe qui sera composé de radicaux marchant à la suite de Gustave Naquet et de Louis Blanc. Il peut se faire que cette défection au préjudice de la Gauche retardera quelque peu la dissolution de l'Assemblée.

Les dernières nouvelles de l'Orient sont contradictoires. Ainsi tandis que des dépêches privées reçues à Vienne, rapportent que Dervish Paçha a été surpris par les insurgés près de Rarno, et qu'il a perdu 200 hommes, tués, le correspondant du *Times*, à Vienne, déclare non fondés les rapports annonçant que la voie était interceptée entre Raguse et Trébigne.

A. ACHINTRE.

NOUVELLES DIVERSES

M. Lefaivre, consul-général de France à Québec, vient d'adresser la lettre suivante au Rév. M. Bayle, supérieur de St. Sulpice, pour le remercier du don généreux de \$1,000, fait par cette congrégation, pour secourir les inondés du Midi de la France:

« Québec, 22 sept. 1875.

« Monsieur le Supérieur,

« Je suis chargé par S. E. M. le duc De Cazes de vous exprimer la reconnaissance du gouvernement français pour la charitable initiative prise par le Séminaire que vous dirigez, dans la souscription ouverte à Montréal pour nos inondés du Midi. C'est une bien grande satisfaction pour moi, M. le Supérieur, d'avoir à vous transmettre un tel témoignage. J'y trouve l'occasion de vous réitérer l'expression de ma gratitude personnelle, tant pour votre généreuse offrande, que pour l'accueil sympathique dont vous m'avez honoré.

« Veuillez agréer, Monsieur le Supérieur, l'assurance de mes sentiments les plus respectueux.

« Signé,

« A. LEFAIVRE. »

La fièvre typhoïde exerce ses ravages à St. Jean, Nouveau-Brunswick.

Les journalistes nègres se sont réunis la semaine dernière en convention à Cincinnati. Il y a environ 15 journaux rédigés par des nègres, aux États-Unis.

La pose des lisses en fer sur le chemin de Richelieu, Drummond et Arthabaska avance rapidement. Les chars se sont rendus jusque de l'autre côté du pont d'Yamaska, à 12 milles de Sorel.

Le 21 courant, un incendie réduisait en cendres la maison de M. Edouard Dufresne, cultivateur à Beauceville. Me. Dufresne, qui transportait sa fille dans ses bras, s'échappa en sautant par la fenêtre du second étage avec son précieux fardeau. Pas d'assurances.

Il courait depuis plusieurs jours des rumeurs inquiétantes sur le compte de la *Mechanic's Bank*. Cet établissement vient de fermer ses portes.

Le capital de la banque était d'un million, dont \$456,500 payés. Sa circulation était le 1er août dernier de \$130,000 et ses dépôts de \$333,000. Son actif était de \$461,119 et son passif de \$451,912.

Dans un compte-rendu de la distribution des prix de l'Académie Commerciale Catholique du Plateau, nous mentionnons parmi les noms des bienfaiteurs de cette institution, celui de M. Prudent Beaudry, comme ayant doté l'école d'un capital versé, dont le revenu devra servir à la pension et aux cours de cinq années de l'élève jugé le plus digne.

M. Victor Beaudry, frère de M. Prudent, et également un résident de Californie, vient à son tour de doter l'école de la même somme pour un autre élève.

De tels actes se passent de commentaires.

A St. Jean, Ile d'Orléans, la semaine dernière, un événement tragique a causé la plus profonde sensation dans la paroisse.

En entrant chez lui, M. Chs. Langlois, agent de bateaux à vapeur, s'est tiré un coup de pistolet dans la région du cœur. Il est tombé raide mort.

On attribue cet acte désespéré à des chagrins domestiques.

Il laisse une femme et 6 enfants.

On nous informe que les habitants de la côte du nord, entre les Laurentides et la Malbaie, ont subi une bordée de neige tellement considérable, qu'il a fallu sortir les voitures d'hiver.

A la Baie St. Paul, il est tombé deux pieds de neige.

A Laval, il en est tombé plusieurs pouces, dix-huit, dit-on.

Dans le bas du fleuve, sur la côte sud, il est tombé de la neige, mais l'on ignore en quelle quantité.

Les Frères des Ecoles Chrésiennes de Québec vont ouvrir prochainement à leur académie des cours de physique, de chimie et de dessin.

Le Frère Aphaates, directeur de la communauté de Québec, encouragé par les Commissaires d'Ecoles, et puissamment secondé par le ministère de l'Instruction publique, vient d'arriver de France avec plusieurs professeurs spéciaux et pourvu des instruments et matériel nécessaires.

M. George Edward Clerk, rédacteur-proprétaire du *True Witness*, est mort le 23 courant, dans l'après-midi. M. Clerk était le deuxième fils du Très-Honorable Sir George Clerk, d'Edimbourg, Ecosse. Il avait atteint sa soixantième année au mois de mars dernier. Il abjura le protestantisme en 1844 et fonda le *True Witness* le 16 août 1850. C'était un publiciste distingué, connaissant à fond l'histoire de l'Eglise. Depuis le jour de sa conversion, il a été l'avocat zélé de la cause de l'Eglise catholique.

La compagnie Allan a enrichi sa flotte d'un nouveau steamer, le *Sardinia*, construit en Angleterre par M. Robert Steele et fils, les constructeurs du *Polynesian*. Le nouveau navire mesure 400 pieds de longueur, 42 de largeur et 35 de profondeur. Sa capacité est de plus de 4,000 tonneaux. Il est divisé en sept compartiments étanches. Ses ponts sont en fer recouvert en bois, et son hélice est à double mouvement. Il pourra transporter plus de 1,200 passagers. Le salon a 80 pieds de long sur 41 de large.

Ce steamer de première classe a fait son voyage d'essai le 17 courant, dans la mer d'Irlande.

La brigade du feu d'Hochelaga est arrivée la semaine dernière, sur le vapeur *Montréal*, pour visiter Québec, accompagnée du corps de musique indépendant de Montréal. La brigade se compose de 28 hommes et le corps de musique de 24 hommes, sous le commandement de M. Charles Pozé. M. P. Gervais, un des membres du conseil municipal d'Hochelaga les accompagnait. Ils ont été reçus au débarcadère par le chef de notre brigade, M. Léon Lemieux, et ils ont visité la ville et tous ses environs. Tous ces hommes ont captivé l'attention de notre population par l'élégance de leurs costumes et leur bonne tenue. Avant son départ, le corps de musique de Montréal, a joué sur l'Esplanade.

Vendredi, 24 courant, avait lieu à l'Université-Laval la distribution des médailles aux lauréats du concours de poésie. La médaille

d'or cette année a été remportée par M. David Lorain.

M. Lorain est un jeune français qui a émigré au Canada quelque temps après la guerre franco-prussienne. Il est de la Lorraine, l'une des provinces françaises cédées à la Prusse.

M. Lorain étudia le droit depuis le mois de juillet 1874. Il demeure à St. Jean d'Iberville.

La poésie qui lui a valu la médaille d'or a pour titre : "La Chapelle Solitaire."

La nouvelle, "Eugène, ou l'on n'aime qu'une fois," dont paraît dans ce numéro la première partie, est une composition en prose du jeune lauréat.

Cinquante-neuf volontaires ayant fini leur engagement, ont été déchargés la semaine dernière à Manitoba.

On mentionne le nom de M. Casgrain, M. P., comme devant être probablement le Greffier de la Cour Suprême.

L'Union des Cantons de l'Est annonce que la compagnie des moulins à bois d'Arthabaska Station a arrêté ses scieries pour tout l'hiver. Cet établissement occupait plus de cent ouvriers.

Le Pionnier nous apprend que la grande manufacture de laine de Sherbrooke doit se fermer à cause de la crise commerciale que nous traversons.

La Compagnie de l'Express Fargo annonce que le gouvernement Canadien demande des soumissions des marchands de bois sur la ligne du Northern Pacific, pour fournir 2,500,000 pieds de bois destinés aux ponts et aux traverses du Pacifique.

Le juge en chef Wood a tenu trois séances relativement aux réclamations faites pour la capture des meurtriers de Scott. Les réclamants le partage de la récompense sont : F. E. Cornish, Stewart, Malvey, W. B. Thibaudau, Thos. Hughes, H. Walter Smith, John Kerr, J. S. Ingram, Edward Armstrong, Léon Dupont et W. A. Farmer.

AVENTURIERS ET CORSAIRES

LE GAOULÉ

III

(Suite)

—Oui, j'étais caché dans la case de Lucinde quand il est arrivé. C'est un beau jeune homme, ma foi ! et qui porte fièrement haut la tête. Le portrait de défunte notre bonne maîtresse.

L'accent de tendresse et de dévouement avec lequel Macandal avait parlé de la famille de son ancien maître paraissait contraster singulièrement avec sa position d'esclave fugitif, chef d'une bande de *marrons*, ennemis des colons. Mais il n'y avait là rien que de très-naturel et de conforme au caractère des nègres. Au point de vue psychologique, le nègre est l'être le plus fantasque et le plus capricieux de la création ; s'il mord parfois la main qui le comble de bienfaits, souvent aussi il lèche la main qui le châtie. Il ne faut s'étonner de rien avec lui.

Macandal était donc, ainsi qu'il vient de le dire, sur l'habitation de M. d'Autanne lorsque Henri arriva chez son père.

Au moment où le jeune homme entra, le vieux chevalier, caché au fond d'une pièce de sa case, suffoquait de colère, insensible aux consolations que lui offrait sa fille.

—Non, disait-il en se frappant la poitrine, je ne supporterai jamais une pareille honte !

En entendant le pas et la voix de son fils retentir dans cette maison livrée tout à l'heure sans défense à un bandit, le vieux colon se dressa avec énergie, et dans les caresses qu'il prodigua à Henri, il y avait comme des actions de grâces adressées au ciel qui lui envoyait, mais trop tard, un défenseur.

—De quelle honte parliez-vous tout à l'heure, mon père ? demanda Henri. Et par quelle porte le déshonneur peut-il entrer dans la maison du chevalier d'Autanne ?

—Là, reprit celui-ci en montrant la table encore chargée de trois couverts : là, entre ta sœur et moi, s'est assis de force un de mes anciens esclaves, aujourd'hui fugitif, et qui a eu l'audace de me contraindre à cette hospitalité, que mon bras infirme et désormais impuissant m'a laissé violer. Double honte, mon fils, double honte pour ton vieux père !

—Cet homme vous a-t-il insulté, vous ou ma sœur ?

—Si tu places l'insulte dans la parole ou dans le geste, en effet, ce misérable ne nous a point insultés ; mais l'injure est dans l'action elle-même.

Henri avait été frappé en un autre sens que son père, de l'audace de Macandal.

—Ce mulâtre, demanda-t-il après un moment de réflexion, est donc un homme d'énergie et de ressources ?

—S'il savait apprécier sa propre valeur, il serait le maître de la colonie.

—A-t-il contre vous de graves sujets de haine, mon père ?

—Non pas ; il m'était, et je crois qu'il m'est encore dévoué. Il a pleuré aujourd'hui au souvenir de ta pauvre mère.

—Eh bien ! s'écria tout à coup Henri, si ce Macandal est aussi intelligent, aussi habile, aussi maître que vous le dites de cette colonie, félicitons-nous qu'il ne haïsse point notre famille ; regardez comme une honte, si vous le voulez, mais ne vous plaignez pas qu'il ait commis l'acte insolent et hardi que vous m'avez raconté. Si je l'eusse surpris assis à cette table, à la place que vous m'avez dite, je l'eusse tué peut-être ; mais je sens que je m'en fusse repenti ensuite.

—Que signifie cela, Henri ?

—Cela signifie, mon père, que je ne sais pas encore contre qui nous aurons le plus à lutter : les nègres marrons ou le marquis de la Varenne. Puisse l'avenir ne pas me donner raison, et n'essayons pas de démêler mal à propos ses mystères ! Macandal est plus près que vous ne pensez peut-être de te tir réellement entre ses mains le sort de notre beau pays.

Un moment de silence suivit. Le vieux chevalier, les yeux fixés à terre, le front pensif, le cœur gonflé, regardait avec tristesse à l'horizon, et son âme se révoltait en même temps à l'idée que pour sauver leur indépendance, leur dignité, leurs privilèges, les colons seraient obligés de pactiser avec leurs esclaves rebelles.

Antillia contemplait avec une naïve admiration ce frère qu'elle ne connaissait point et qui s'était révélé à elle si fier, si passionné, et en quelque sorte dans l'attitude héroïque d'un Dieu vengeur. Elle ne put se défendre d'un élan tout sympathique et se jeta dans les bras d'Henri, qui couvrit de caresses sa charmante tête. Le cœur d'Antillia avait aspiré je ne sais quelle flamme d'énergie et de résolution au souffle de la parole ardente de son frère.

—Mon père, demanda Henri au vieillard, toujours absorbé dans ses méditations, Macandal a-t-il quel que motif, à part ce caprice qu'il a satisfait aujourd'hui, et qu'il ne renouvellera sans doute plus, Macandal a-t-il, dis-je, quelque sujet qui l'attire ici ?

—Oui, répondit M. d'Autanne ; Lucinde, cette jeune négresse qui vient de conduire ta sœur à sa chambre, a su lui plaire.

—Vous savez alors que Macandal vient souvent sur votre habitation.

—Oui, et je suis bien obligé de le tolérer en feignant de l'ignorer.

—Vous agissez à merveille, mon père.

—Soit, puisque tu le juges ainsi, mon enfant.

—Quant à moi, ajouta Henri à part, je captiverai les bonnes grâces de Lucinde. Qui sait si je n'aurai pas besoin d'elle !

IV

Il est nécessaire que j'explique l'origine de l'attachement de Macandal à la famille d'Autanne, ainsi que la cause de sa désertion.

Macandal était fils d'un frère du chevalier, lequel avait été tué dans une expédition contre les Caraïbes de la Grenade. Cette sorte de parenté ne tirait jamais à conséquence dans le Nouveau-Monde : elle a rarement modifié la situation de l'esclave. M. d'Autanne héritant de son frère, Macandal avait été compris dans la succession ; seulement le chevalier lui avait fait ce sort plus doux de l'attacher à son service personnel, au lieu de le contraindre au travail de la terre.

Un matin que M. d'Autanne était allé conduire son atelier de nègres aux champs, et que madame d'Autanne visitait et soignait les malades de l'habitation, la maison était restée déserte et ouverte à tout venant. Macandal, en pénétrant dans une des pièces, aperçut Antillia, qui avait alors cinq ou six ans, endormie dans le fond d'un petit hamac.

La matinée était humide d'une pluie qui avait tombé abondamment depuis la veille. L'enfant, presque nue, avait, pendant son sommeil, rejeté le drap léger qui l'abritait. Macandal s'approcha du hamac pour recouvrir le corps de la petite fille. Au moment de poser la main sur le drap, il vit levé entre la toile du hamac et la poitrine d'Antillia, un serpent que les pluies torrentielles de la nuit avaient entraîné du fond des bois ; le reptile était resté comme une épave sur le bord de quelques uns des

petits canaux qui traversaient les terres du chevalier et dans le voisinage même de la maison. Les taches de boue et de sable qui moucheaient sa longue robe jaune ne laissaient pas de doute à cet égard (1).

L'humidité que les serpents redoutent tant, l'incertitude du terrain nouveau où celui-là s'était trouvé tout à coup transporté, l'avaient sans doute engagé à s'introduire dans la maison. Meurtri et engourdi par sa course vagabonde, il avait évidemment cherché quelque abri où il pût se réchauffer. Il s'était hissé d'abord de meuble en meuble, laissant sur tous les traces de son passage, et sur quelques-uns les marques d'un séjour plus prolongé. Enfin il s'était réfugié dans le hamac où dormait l'enfant. Au contact de ce corps il avait trouvé une chaleur douce et s'était endormi ramassé en un bloc hideux, de la grosseur d'un chat : sa tête plate reposait menaçante sur la poitrine d'Antillia.

Il y a plus d'un exemple de ces invasions des serpents dans les lieux les plus intimes des maisons. Ils s'introduisent quelquefois sous les oreillers, les traversins ou les couvertures ; et comme en fait le serpent n'attaque jamais l'homme pourvu que son sommeil soit respecté, il ne résulte pas toujours d'accidents de ces horribles visites.

Macandal recula de terreur, une sueur froide inonda son front, ses membres se mirent à trembler. Comment arracher la pauvre enfant au danger qui la menaçait ? L'élever du hamac ? mais si rapide que pût être ce mouvement, c'était s'exposer à réveiller le serpent et livrer Antillia au supplice de cruelles morsures d'où la mort pouvait résulter. Tuer le serpent ? Macandal n'avait aucune prise contre lui : comment l'atteindre, comment le frapper, sans frapper et sans atteindre Antillia elle-même ?

Macandal demeura quelques minutes dans une angoisse inlicible, subit, hâtant : il porta la main à ses yeux comme pour leur dérober ce spectacle épouvantable. Il ne lui restait plus qu'une ressource suprême dans laquelle sa propre existence allait être mise en jeu. Macandal recueillit son courage et son sang froid : maîtrisant par un effort surhumain le tremblement qui agitait ses membres, il se dirigea vers le hamac, retroussa jusqu'à l'épaule la manche de sa chemise et allongea son bras, qu'instinctivement il retira une première fois. Il passa alors la main sur son front où la sueur ruisselait ; puis il étendit de nouveau le bras vers le serpent, dont la tête détachée du bloc fétide que formait son corps arrondi en spirale, reposait sur la poitrine nue d'Antillia.

Macandal prit une subite détermination, saisit le reptile à la hauteur des mâchoires, entre ses doigts serrés comme des tenailles, et l'enleva rapidement du hamac ; en même temps il appela du secours d'une voix que la douleur et la terreur à la fois rendaient formidable.

Le serpent s'était replié, en enveloppant de ses anneaux redoutables le bras du mulâtre, et battant ses épaules avec sa queue irritée, comme avec un fouet dont chaque coup faisait gonfler la peau. Si puissante que fût la pression de Macandal, le serpent, en cette lutte désespérée, redoublait de force lui-même. Un engourdissement qui menaçait d'épuiser leur énergie, paralysait déjà les doigts du mulâtre rivés autour de la tête hideuse du reptile dont la gueule béante et visqueuse laissait voir les crocs aigus d'où suintaient son venin.

Au cri qu'avait poussé Macandal, Antillia s'était éveillée. Terrifiée du danger en présence duquel elle se trouvait, sans se douter cependant qu'elle venait de lui échapper, l'enfant courut vers le mulâtre, qui la repoussa si vivement de son bras gauche, qu'elle alla donner de la tête contre un meuble et s'évanouit baignant dans son sang. Macandal, frémissant de rage et effrayé du spectacle de la pauvre petite fille étendue sur le sol, essayait vainement de dégager son bras de l'étreinte formidable où le retenait le serpent, dont la souplesse d'acier déjouait tous ses efforts.

Quelle issue attendait ce duel épouvantable ? L'esclave, déjà, sentait la pression de ses doigts moins énergique ; il lui semblait que la tête gluante du reptile glissait insensiblement sous sa main. Comme aucun secours n'arrivait à l'appel de sa voix, éperdu, à moitié fou de terreur et de souffrance, il se prit à courir hors de la maison,

(1) La Martinique est la seule de nos Antilles françaises qui possède des serpents ; elle partage ce privilège avec Ste. Lucie. On a essayé d'introduire des reptiles à la Guadeloupe, mais ils n'ont pu s'y acclimater. Cette tentative, heureusement avortée, était le fait, disent les uns, d'une malveillance à peine justifiée par les représailles de la guerre de nation à nation. D'autres prétendent que ce malencontreux essai avait pour but d'opposer aux rats, qui dévastaient les plantations de cannes à sucre, leur plus redoutable ennemi. Toujours est-il que les serpents ne s'acclimatèrent pas à la Guadeloupe.

brandissant son bras meurtri par les anneaux du serpent qui, de temps en temps, se délovait pour enlacer son ennemi avec une force nouvelle.

Cette lutte émouvante avait duré moins de temps, on le pense bien, que je n'ai mis à en décrire toutes les péripéties, — à peine une minute, longue comme un siècle.

A dix pas de la case, Macandal rencontra un nègre qui, épouvanté par ce spectacle, prit la fuite en poussant des cris sinistres. Dans sa fuite, ce nègre laissa tomber un long couteau qu'il tenait à la main. Macandal se baissa, ramassa l'arme, et au risque de se trancher le bras, il coupa par moitié le serpent dont le tronçon bondit sur le sol. L'autre moitié du corps qui restait vivante devint plus furieuse : ses évolutions hideuses, mais désormais impuissantes, tenaient du prodige et éblouissaient le regard du mulâtre, dont le sang se mêlait aux dégoûtantes déjections du reptile. Macandal saisit alors une pierre, appuya la tête du serpent contre un tronc d'arbre, et lui asséna un vigoureux coup qui la broya entièrement.

Le jeune mulâtre poussa un cri de joie, et alla laver dans un ruisseau son bras, où la bave du reptile avait laissé d'ignobles traces. Il se rendit ensuite à la case, où il trouva madame d'Autanne occupée auprès de la petite Antillia qui essayait, sans y pouvoir parvenir, de raconter la scène à laquelle elle avait assisté. Madame d'Autanne pausa elle-même la blessure du mulâtre, et le remercia les larmes aux yeux.

Le dévouement de Macandal pour madame d'Autanne data de ce jour, et il conçut en même temps pour Antillia un de ces attachements qui prennent leur source dans un service rendu au péril de la vie, car il vous semble, alors, que l'être qu'on a sauvé devient une partie de vous-même.

Pendant les huit années qui suivirent cet événement, Macandal ne donna aucune preuve nouvelle de cette grande énergie qu'il avait montrée en une si terrible circonstance. Il se laissa entraîner à une paresse qui lui valut des reproches auxquels il se montra d'ailleurs parfaitement insensible. L'affection particulière que lui montrait Antillia, l'indulgence toute maternelle de madame d'Autanne, lui avaient épargné même les plus légers châtements. Il s'était ainsi habitué à l'impunité jusqu'au jour où M. d'Autanne, dans un moment d'impatience, le souffleta en présence de Lucinde, dont il se ménageait alors la glorieuse conquête.

L'orgueil de Macandal ne put résister à cette humiliation : son sang bondit dans ses veines. Le soir, le front appuyé dans ses deux mains, assis sur le tronc d'un palmier, devant une case où il attendait Lucinde, le jeune mulâtre remonta une à une toutes les années de cette vie qu'il avait passée à l'abri de l'affection et de l'indulgence de ses maîtres. Il y cherchait un souvenir, un prétexte pour alimenter le désir de vengeance allumé au fond de son cœur. Il n'y rencontrait, au contraire, que des témoignages de bonté qui avaient la récompense d'un service héroïque. Mais ce service avait-il été suffisamment payé, et ne méritait-il pas mieux qu'un esclavage perpétué, si doux que fût d'ailleurs cet esclavage ?

Macandal se rappela aussi le nègre qui s'était enfui lâchement à la vue du danger qu'il bravait, lui, et il se demanda si, entre eux, il n'y avait pas réellement une différence. Dans sa pensée et dans sa conscience il y en avait une ; et pourtant M. d'Autanne l'avait souffleté comme il eût pu souffleter ce nègre lâche et timide !

Au souvenir de son humiliation, Macandal se leva résolument, et d'une voix sourde :

—Je partirai *marron*, murmura-t-il, et ce soir même !

Dès qu'il aperçut Lucinde, il courut au-devant d'elle, et la pressant avec tendresse sur son cœur :

—Lucinde, lui dit-il, dans une heure j'aurai quitté l'habitation.

—Où veux-tu donc aller, Macandal ?

—Je pars *marron*...

—M'emmèneras-tu avec toi ? demanda la jeune négresse.

—Non, Lucinde ; pas tout de suite du moins. Je ne sais pas comment est faite la vie que les *marrons* mènent dans les bois ; il y existe bien certainement des dangers, des misères, des luttes qu'il faut apprendre à connaître, avant que de les faire partager à ceux que l'on aime.

—Je ferai ce que tu voudras, répondit Lucinde, et si longue que puisse être notre séparation, je la supporterai avec courage. Dès que tu voudras que j'aie te rejoindre, j'irai.

—C'est bien, Lucinde, embrassons-nous, pour la dernière fois de longtemps peut-

être. Aime nos maîtres, car ils sont bons, soigne bien mademoiselle Antilla, sois-lui dévoué comme je lui ai été dévoué. Si un jour on te fait, en un moment de colère, subir une humiliation pareille à celle qui m'a été infligée ce matin, tu t'en souviendras, moins pour te venger que pour constater l'ingratitude de ceux que nous servons, même en leur sacrifiant notre vie.

Ce langage de Macandal éblouit un peu l'esprit naïf de Lucinde, qui le regarda avec un étonnement mêlé d'une sorte d'admiration. La jeune négresse accepta sans murmurer le rôle de complice auquel la condamnait la fuite de Macandal.

— Toutes les nuits, lut dit elle en le quittant, je me rendrai à cette même place, et à cette même heure, dans l'espérance de ta visite. Quand tu jugeras convenable et prudent de venir ici, j'en serai heureuse, et y viendras-tu une minute, après cent nuits d'attente, que je te serai reconnaissante de t'être souvent de moi.

Lucinde regagna la case de son maître, sans retourner la tête, de peur que son cœur ne faillit. Macandal la regarda s'éloigner; puis, quand il eut perdu de vue la jeune négresse, il prit le chemin qui conduisait dans les grands bois de la montagne Pelée, et marcha toute la nuit sans perdre haleine jusqu'à ce qu'il se crût hors d'atteinte de toutes poursuites.

Macandal, une fois assuré de sa liberté, s'était arrêté au milieu même où nous avons décrit son camp. C'était une position formidable dans un des replis les plus profonds, les plus cachés de la montagne Pelée.

Du haut de l'énorme bloc de rochers noirs derrière lesquels nous avons assisté à la scène du retour de Macandal parmi ses compagnons de *marronnage*, en faisant face à la mer on dominait toutes les voies qui conduisaient à la montagne, avec la ville de Saint-Pierre pour centre de rayonnement. Le mulâtre plongea avec une sorte d'extase naïve son regard dans la profondeur de l'horizon qui s'ouvrait devant lui, et sur l'océan de verdure qui s'étalait sous ses pieds.

Après examen des lieux, Macandal constata que ce rempart de rochers, autour desquels la main de l'homme avait abattu du côté des bois une grande quantité d'arbres sur un espace assez vaste, avait dû servir déjà de repaire à une bande de nègres *marrons*. Quelques débris de nourriture, des ruines d'*ajoupas* (ou cabanes), déjà recouvertes de hautes herbes, des armes rongées par la rouille, n'admettaient aucun doute à cet égard. Seulement Macandal s'étonna qu'une position si bien fortifiée ait pu être abandonnée ou que ceux qui l'occupaient s'en soient laissé déloger.

— Qu'importe, se dit-il, ce lieu est sûr, il doit être connu, et quand on l'a connu, on ne peut l'oublier. Ceux qui l'ont habité y reviendront certainement. Attendons.

Le mulâtre avait bien jugé, et sa patience fut récompensée. En effet, la semaine suivante deux nègres, conduits par un Carabe, avaient rejoint Macandal à qui ils apprirent qu'un assez grand nombre d'esclaves nouvellement partis *marrons* et quelques autres qui avaient reconquis une liberté récemment compromise, erraient dans les bois, ceux-ci en marche vers leur ancien repaire, ceux-là à la recherche d'un abri.

— Je le savais bien! s'écria Macandal avec joie; amenez-les-moi, ajouta-t-il, et du diable si les blancs nous atteignent ici.

Un mois après, Macandal comptait déjà cinquante soldats dans son bataillon de bandits, moitié Caraïbes, moitié nègres. Aucune de ses prévisions n'avait été trompée au sujet de la tentation que le repaire de la montagne Pelée pouvait exciter chez les nègres.

Macandal connaissait d'ailleurs les entraînements naturels des esclaves. Il savait que le *marronnage* était le rêve de tous, et s'il ne l'avait pas plus tôt mis en pratique lui-même, avec les dispositions d'esprit où il était alors, c'était par insouciance, et parce que l'occasion, ou mieux parce que le prétexte lui avait manqué.

En effet, le lendemain du jour où il y eut des esclaves dans nos colonies, le *marronnage* s'était introduit parmi eux. La dureté de certains colons d'une part, de l'autre le sentiment naturel de l'indépendance, poussèrent les nègres à la fuite. Les ressources que leur offraient les immenses et inextricables solitudes d'un pays à peine peuplé, les chances à peu près assurées d'impunité, la protection intéressée des Caraïbes, furent autant de causes qui entretinrent chez les esclaves le désir et le besoin de briser leurs chaînes.

Le nombre de ces *marrons* avait été grossissant toujours, et ils étaient devenus pour les colons un sérieux sujet d'inquiétude; d'autant plus que leurs instincts féroces se développaient au milieu de la libre vie des grands bois. Les traités de paix souvent échangés, et si souvent rom-

pus, entre les colons et les Caraïbes avaient toujours eu pour clause finale la restitution par ceux-ci des esclaves *marrons*. A chacun de ces traités, il se faisait une abondante rafle de ces nègres livrés par les Caraïbes eux-mêmes; mais au lendemain de la rupture inévitable du traité, le *marronnage* recommençait et les Caraïbes ouvraient les chemins à ces fugitifs qui venaient leur livrer les secrets des colons et leur révéler les préparatifs d'attaque ou les moyens de défense.

Les traditions du *marronnage* s'étaient donc perpétuées au milieu de ces bois où la civilisation n'avait pas encore pénétré. Les campements désertés la veille se repeuplaient tout à coup le lendemain; le foyer éteint se rallumait subitement; les armes cachées provisoirement sous terre brillaient de nouveau au soleil. On se retrouvait presque toujours les mêmes à ces rendez-vous de la rébellion, de l'indépendance et des luttes barbares.

L'histoire des combats, des haines, des complots était écrite sur chacun des arbres qui ombrageaient ces sanglants champs de bataille.

Unis aux Caraïbes, les *marrons* eussent pu faire bien du mal aux colons. Abrisés derrière leurs remparts, ils jouissaient d'une sécurité complète: leurs attaques auraient pu être formidables, sans que leur défense fût difficile. C'était bien ce que les colons avaient compris; aussi s'empressaient-ils d'accorder le pardon aux esclaves fugitifs qui consentaient à rentrer au bercail.

Si plus tard, lorsque les idées généreuses et fécondes de liberté et d'affranchissement général germèrent parmi les esclaves, les *marrons* eussent disposé de ressources aussi complètes de défense, l'esclavage n'eût pas duré un demi-siècle dans le Nouveau-Monde.

Le chef qui leur avait manqué jusqu'alors, les nègres *marrons* le trouvèrent dans Macandal. A la vérité aucune pensée grande et généreuse ne germa dans la tête de ce mulâtre. Il n'avait aucune visée politique; il n'avait fait aucun de ces rêves qui, au lendemain d'un succès, changent parfois un bandit en héros et lavent les crimes du passé dans le prestige du triomphe.

Comme tous ses prédécesseurs, Macandal ne fut conduit à ce rôle hardi et dangereux, que par le sentiment de l'indépendance personnelle; seulement il apporta de plus que les autres dans ce commandement énergiquement imposé à ses compagnons de fuite, un courage de lion, une rare intelligence, une audace sans pareille, un esprit d'organisation qui avait fait de cette bande de *marrons* une véritable armée disciplinée, soumise, prête à tout. Ces malheureux, qui avaient fui l'esclavage heureux, tranquille, ne semblaient pas se douter qu'ils eussent échangé leurs chaînes contre d'autres chaînes aussi lourdes, leur esclavage laborieux contre un autre esclavage plein de périls, de lites et d'inquiétudes.

Macandal, au moment où il avait pris la fuite, avait vingt-cinq ans environ. Il était charpenté en Hercule; sa poitrine toujours nue eût porté aisément la cuirasse d'un géant. Les muscles de ses bras étaient de fer; sa tête énorme et démesurément grosse par ses cheveux crépus, ressemblait à une tête de lion; ses traits étaient véritablement beaux; ses yeux intelligents imposaient le respect et la peur en même temps.

Ses lèvres épaisses et sa large bouche, garnie de dents blanches comme du bel ivoire, tonnaient le commandement; sa voix retentissante comme un clairon, faisait trembler les nègres, et les Caraïbes se couchaient à plat ventre devant lui comme devant l'Esprit de la Terre.

Macandal n'en était pas moins idolâtré des esclaves *marrons* qui l'avaient accepté, sinon tout à fait choisi pour chef. Il n'avait trouvé de rival que dans Fabul, le chef de l'autre bande d'esclaves *marrons*. Ce Fabul, que nous retrouverons bientôt à l'œuvre, avait une haine profonde pour Macandal, parce qu'il reconnaissait la supériorité d'intelligence de celui-ci, et aussi parce que Macandal était mulâtre, tandis que lui Fabul était Africain.

NXVIER ENVA.

(A continuer)

La *Stadacona*, Compagnie d'assurance contre l'incendie, dont le bureau est No. 13, Place d'Armes, Montréal, a changé complètement les relations entre l'Assuré et l'Assureur par la formation d'une direction locale.

De ce système découlent: l'intérêt que chaque direction locale prend aux affaires de la compagnie; la connaissance exacte de la nature du risque à couvrir et ce sentiment de confiance qu'inspire à l'Assuré la certitude que ses intérêts seront réglés par des personnes connues de lui.

COMPAGNIE D'ASSURANCE "LA ROYALE CANADIENNE."
Capital. - - - - - \$6,000,000
Fonds Disponibles, pres de - - - - - \$1,200,000

DIRECTEURS:
 JOHN OSTELL, Directeur "La Nouvelle Compagnie du Gaz."
 ANDREW WILSON, Directeur "La Nouvelle Compagnie du Gaz" et "La Compagnie des Chars Urbains."
 M. C. MULLARKY, Vice-Président "Le Crédit Foncier du Bas-Canada," Vice-Président de la "Compagnie de Caoutchouc de Québec," et Président de la "St. Pierre Land Co."
 J. ROSAIRE THIBAUDEAU, Directeur "La Banque Nationale."
 J. F. SINCENNES, Vice-Président "La Banque du Peuple."
 W. F. KAY, Directeur "Banque des Marchands du Canada."
 ANDREW ROBERTSON, Vice-Président "Chambre de Commerce de Montréal et de la Chambre de Commerce de la Puissance."
 DUNCAN MCINTYRE, de MM. McIntyre, French & Co., Négociants.
 HUGH MACKAY, de M. J. MacKay & Frère, Négociants.

OFFICIERS:
 Président: J. F. SINCENNES.
 Secrétaire: ARTHUR GAGNON.
 Sous-Gérant: DAVID L. KIRBY.
 Vice-Président: JOHN OSTELL
 Secrétaire: ARTHUR GAGNON.
 Gérant de la Marine: CHS. G. FORTIER.

Assure toute description de Risques contre le Feu, Cargaisons et Coques de la navigation intérieure; aussi Cargaisons océaniques et Frêts sur les steamers et vaisseaux à voiles de premières classes.

BUREAU PRINCIPAL: 160, RUE ST. JACQUES, MONTREAL. 5-46-52-1

A VENDRE
 A St. Pacome, Comté de Kamouraska, la célèbre jument trotteuse "FIRE FLY."
 S'adresser à M. le Curé de St. Pacome.
 6-28-9-131
 GRAND ASSORTIMENT DE MIROIRS DE TOUTES DIMENSIONS,
Gravures et Chromos.
GAUTIER & VERVAIS,
 Horlogers et Fabricants de Cadres,
 RUE CRAIG, No. 551.
 MONTREAL. 6-37-13-128.

MM. MEILLEUR & Cie.
 Attirent l'attention du public sur la variété de
POELES DE CORRIDORS
 de premier choix qu'ils ont en vente à bon marché, entre autres:
 Le "GOLDEN LIGHT," "L'ARGAN,"
 "L'AMERICAN BASE BURNER," "L'ORIENTAL," Etc.
POELES DE CUISINE:
 "L'OLIVE BRANCH," le "MARLBOROUGH,"
 le "NEW ENGLAND RANGE," le "GOOD NEWS," Etc.
 Leur assortiment de COUVERTES est sans comparaison. Aussi Ferronnerie, Coutellerie, Baguettes d'Escalier, Corniches de Rideaux, etc., etc.
MEILLEUR & CIE.
 652, RUE CRAIG,
 Pres de la Rue Bleue. 6-37-26-129.

FOURNAISES A AIR CHAUD EN FER BATTU
 de Manufactures Américaines, simples dans leur construction, DONNANT LE PLUS DE CHALEUR, AVEC LE MOINS DE CHARBON, ne dégaugeant aucun gaz, et se réglant très facilement.
 Chez **L. J. A. SURVEYER,**
 No. 524, RUE CRAIG.

POELES! POELES!! 1875.
 POELES A CHARBON pour passage, les plus améliorés, de toute dimension.
 Chez **L. J. A. SURVEYER,**
 6-19-52-105 524, Rue Craig, Montréal.

Librairie Ovide Fréchette,
CAISSE D'ECONOMIE, RUE ST. JEAN,
 HAUTE-VILLE, QUEBEC.

On trouvera à cette Librairie le plus bel assortiment de livres de prières, dont la richesse et le fini ne laissent rien à désirer; livres de la meilleure Littérature tant Ancienne que Moderne; Articles de bureaux, Ornaments de Corniches et de Salons.
 Chromos, Gravures Profanes et Religieuses par les meilleurs Artistes Français et Etrangers.
 Toute commande pour importation laissée à cette Librairie sera exécutée sous le plus bref délai et à des conditions assez libérales pour défier toute compétition.
 On reçoit chaque semaine à cette Librairie les principales nouveautés Parisiennes. 5-49-52-4

LE VIDO.
EAU DE BEAUTE,
 PREPARATION DE N. DU DEVOIR.
AUX DAMES.

Pour l'usage de la toilette et pour perpétuer la fraîcheur d'un beau teint; sa propriété tempère la chaleur et la sécheresse de la peau, donne à ses fibres une vigueur et une élasticité charmante. C'est un préservatif et un remède contre le masque auquel les Dames sont sujettes.

Manière de s'en servir:—Pour les maladies de la peau, les Humeurs, les Eruptions, les Boutons, les Pustules, les Taches, les Clous, etc., la peau doit être bien lavée et tenue bien propre pendant que l'on fait usage de l'Eau pour le teint.

Le VIDO est une des plus belles découvertes pour embellir le teint. Par l'usage de cette Eau vous aurez toujours la peau du visage d'une éclatante blancheur.

Toute personne envoyant \$1.00 par la malle recevra une bouteille par la malle suivante.
 Enregistré à Ottawa conformément à l'acte du Parlement, 4 février 1875.
 Vendu chez le Dr. GAUTHIER,
 6-17-52-100 190, Rue St. Laurent.

DEMANDEZ le VINAIGRE de LEFEBVRE
 spécialement recommandé par la faculté médicale, comme exempt de toute falsification et supérieur à tout vinaigre importé. En gros et en détail Vinigricerie en Entrepôt de Montréal 41, r. Bonsecours. 6-23-26-103

12 Chromos pour \$1. La meilleure chance jamais offerte aux agents. Nous expédions par la malle à n'importe quelle adresse, franc de port, 12 magnifiques Chromos à l'huile, dimensions: 9x11, montés, sur réception de \$1. Vous les recevrez \$3 dans une heure. Essayez une agence de Chromos, c'est la plus rémunérative. Tout le monde aime et achète des gravures. Nous avons du travail et de l'argent pour tous: hommes et femmes, garçons et filles, pour tout le jour ou pour les heures de loisir, le jour ou le soir, pour la maison ou le voyage. Envoyez \$1 dans une lettre. Les Chromos vous parviendront par la malle suivante. Ils se vendent à première vue.

ON DEMANDE des agents pour les meilleurs paquets de prix de l'univers. Chaque paquet contient 15 feuilles de papier, 15 enveloppes, plumes, manche de plume, crayon, mesure d'une verge patenée, un lot de par-fumerie et un joyau. Un paquet seul avec un prix élégant, par la poste affranchi, 25 centimes.

MEILLEURE montre d'or, celle qui se vend la mieux du monde. Cette montre est d'argent pur plaqué en or par le meilleur procédé galvanique, montée sur diamants, avec second disque renforcé; balancier d'expansion; mouvements en nickel; convert merveilleusement gravé; elle paraît aussi bien qu'une montre d'or qui aurait coûté \$60 ou \$100. Elle se vend ou se change facilement pour \$25 à \$60. Si vous voulez une montre pour vous-même ou pour faire de l'argent, essayez celle-ci. Prix: \$17 seulement. Nous envoyons cette montre C. O. D. sujette à l'approbation de l'acheteur, sur réception de \$2 accompagnant la commande; la balance de \$15 devra être payée à l'express si la montre vous convient.

TOUS peuvent faire beaucoup d'argent en vendant nos marchandises. Nous avons beaucoup d'autres Nouveautés dont l'usage est aussi général que la farine. Envoyez un estampille pour notre catalogue illustré. Adressez: F. P. GLUCK, New Bedford, Mass. 6-20-52-106

"CAR LE SANG, C'EST LA VIE."
CELEBRE PURIFICATEUR DU SANG DE CLARKE
 (Marque de Commerce:—"Blood Mixture.")

LE GRAND PURIFICATEUR ET RESTAURATEUR, nettoie et élimine du sang toutes les impuretés, on ne saurait être trop hautement recommandé. C'est un remède infailible contre la Scrofule, le Scorbut, les maladies de la Peau, et les Plaies de toutes sortes. La guérison est permanente. Il guérit les Vieilles Plaies

les Plaies lécrées sur le Cou
 les Plaies lécrées sur les Jambes
 les Boutons Noirs sur la Figure
 les Scorbut et ses suites
 les Ulcères cancéreux
 les maladies du Sang et de la Peau
 les Entures Glandulaires
 Elimine du Sang toutes les matières impures quelle qu'en soit la cause.

Commence change est agréable au goût et exempt de toute matière injurieuse à la constitution la plus délicate de l'un ou de l'autre sexe, le Propriétaire conseille fortement aux malades d'en faire l'essai.

Des Milliers de Témoignages attestent de son efficacité. Vendu en Bouteilles à \$1.00, et en Caisnes, contenant six fois la même quantité, pour \$4 chaque—ces dernières en contiennent une quantité suffisante pour opérer la guérison dans la plupart des cas invétérés. EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS ET MARCHANDS DE MEDICINES PATENTÉES de l'univers.

Seul Propriétaire: F. J. CLARKE, Chimiste, APOTHECAIRES HALL, LINCOLN, ANGLETERRE.
 Agents en gros pour les Provinces de Québec et d'Ontario:

EVANS, MERGER & Cie., MONTPEAL
 Expédié par la malle sur réception d'un mandat de Poste. 6-23-52-114

"L'OPINION PUBLIQUE"
 Publiée tous les Jendis à Montréal, Canada.
Par la Compagnie Burland-Desbarats.

ABONNEMENT: \$3.00 par année.
 Aux Etats-Unis: 3.50
 Par numéro: 7 Centimes.

Envois par lettres enregistrées ou par mandats sur le Bureau de Poste au risque des propriétaires du journal.

ANNONCES: 10 Centimes la ligne.
 Tous ceux qui ne renverront pas le journal seront considérés comme abonnés.
 On ne recevra pas d'abonnement pour moins de six mois.
 Tout semestre commencé se paie en entier.
 Pour discontinuer son abonnement il faut en donner avis au moins quinze jours d'avance, au bureau de l'administration.
 L'agent-collecteur et les porteurs ne sont pas autorisés à recevoir de désabonnements.
 Lorsqu'un abonné change de demeure, il doit en donner avis huit jours d'avance.
 Si l'abonné ne reçoit pas son journal, il est requis de porter plainte immédiatement à l'administration. Les frais de port sont payés par la Compagnie.